





**Vengeance
d'une impératrice**

Du même auteur

- Odiane ou la nécessité fatale (Roman), Edilivre, 2012
- Passiflore (Roman), Edilivre, 2011
- Fouets (Poèmes), Ed. St Germain des Prés, 1998
- En Clins (Poèmes), Ed. St Germain des Prés, 1994
- Claviers (Poèmes) Ed. St Germain des Prés, 1991
- Le chat-huant, autoédition

Dans la même collection

- La nuit du Samain racontée par une vieille épée, Olivier de Lagausie
- Je m'appelle Aspasia, Franck Senninger
- Mechisédech, roi de Salem, Olivier de Lagausie
- Les femmes et les grands compositeurs, Jacques Bouteille.
- L'Histoire en S'AMU sant, Jean-José Boutaric

Philippe Steinmann

VENGEANCE D'UNE
IMPÉRATRICE

Roman

Impressions

Anfortas

Retrouvez les ouvrages et les auteurs
des Éditions Anfortas :

www.editions-anfortas.com

© Anfortas, 2016
102 rue de Boissy — 94 370 — Sucy-en-Brie

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4) et constitue une contrefaçon, sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-91156-96-7

ISSN: 2429-9081

Photo de couverture : Nemesis, déesse de la vengeance -
Fotolia © camerawithlegs

*À Robert Laurent,
Le poète,
Le médecin compétent,
L'ami.*



Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un récapitulatif des personnages et des lieux cités dans le texte.



La Ville Éternelle se remettait lentement, d'une guerre civile. Cette guerre avait enterré des milliers de gens, fait s'entretuer des citoyens pourtant habitués depuis des siècles à ce qu'ils appelaient une « République ». Le petit peuple en avait subi de lourdes conséquences. Il fallait reconstruire une Rome « de marbre » pour remplacer celle « de brique ». Les gens vivaient au jour le jour, des esclaves s'étaient révoltés, on avait réglé des comptes obscurs entre voisins de rues. La pauvreté devenue courante, avaient régné les délations, les trahisons, les coups bas. Des enfants sans parents survivaient en bandes, hâves, maigres, violents. Agitation en Italie, en Grèce, en Égypte, au Moyen-Orient, sur mer, dans les Provinces.

Un homme vint à bout de toutes ces horreurs : Caius Octavius, parfois dit « Octavianus », petit-neveu puis fils adoptif du déjà célèbre Jules César assassiné en mars 44 av. J.-C. Ce jeune « Octave » se sentit dès lors revêtu d'un devoir sacré : remettre en route le calme, la paix, la morale. Pourtant en cette date fatidique, il n'avait que dix-neuf ans ! Mais une intelligence hors du commun,

un orgueil à tout affronter. Par cette adoption, il se savait héritier d'un homme d'exception, mais en plus il appartenait ainsi à la famille des Julii qui se disaient descendants directs de Vénus, déesse de la beauté et de l'amour. Avoir soudain une telle ancêtre impliquait des devoirs, surtout des droits incontestables.

À vingt-quatre ans, de sa femme Scribonia, il avait eu une fille : Julie. Presque aussitôt, ce jeune père fut pris d'une violente passion pour une jeune beauté de dix-neuf ans, Livia-Drusilla, épouse d'un Tiberius Claudius Nero. Il s'arrangea pour les faire divorcer. Lui divorça de Scribonia. À Rome on échangeait les épouses qui ne protestaient pas, avantages bien compris !

L'an 27 av. J.-C., débarrassé de tous ses concurrents, il avait été déclaré « Princeps », soit « Le Premier » d'entre les Romains. Il venait de fêter ses trente-six ans ! Cette fois, son rang et son titre l'exemptaient de repartir de Rome pour quelque nouvelle campagne militaire. Il avait dès lors le pouvoir reconnu de nommer des généraux pour gérer le monde romain, établir partout une paix dont il avait besoin et pour sa propre gloire et pour celle de Rome : « La paix romaine ».

Dans cette Rome qu'Octave voulait « nouvelle » se réveillait aussi le monde des arts libéraux, surtout celui de la littérature. La jeune génération lisait l'historien Salluste, se passionnait pour Cicéron dont le fidèle ami, Pomponius Atticus, avait sauvé la presque totalité de l'œuvre et

sa correspondance. Octave avait déjà su repérer des esprits de premier ordre grâce à Caius Maecenas un homme dont le nom reste : autrement dit « Mécène ». Ce riche aristocrate avait éprouvé les meilleurs sentiments pour Octave, l'avait soutenu, protégé dans les complots. Abandonnant la politique, Mécène avait ouvert sa maison à de nombreux jeunes épris de littérature et dans lesquels il voyait une pléiade de soutiens au nouvel État romain. Apparurent des génies qu'il pensionnait avec son énorme fortune. On put ainsi lire les œuvres de Propertius, Tibulle, Virgile, Tite-Live, Horace qui se mirent à chanter la nouvelle civilisation désirée par Octave.

Dans ce nombre Ovide, de son nom latin Publius Ovidius Naso, se fit vite remarquer par des poèmes qui louaient la beauté romaine, ses héros, ses dieux, ses fêtes : *Les Héroïdes*, *Les Fastes*. Ce furent ensuite *Les Métamorphoses* qui répandirent les mythologies soit latines soit grecques avec un très grand succès. À la même époque, il entreprit une œuvre qui devait passer, aux yeux du pouvoir, pour trop révolutionnaire : *L'art d'aimer*. Œuvre révolutionnaire, car ni les Grecs ni les Latins n'avaient rien produit dans ce style fort loin de la politique, de l'histoire, de la philosophie ou de l'art oratoire, sujets exclusifs jusque-là.

Or cette œuvre fut, en partie, à l'origine du drame personnel tout à fait inattendu que devait vivre ce poète.



Chapitre premier

TOUJOURS À ROME, au Palatin, en l'an 760 depuis la fondation de La Ville, soit l'an 7 de notre ère, la paix revenue, s'était tenue cette conversation entre Octave, surnommé Auguste, et son épouse Livie.

— Je ne peux accepter ce que tu me demandes. Tu exagères.

— Mon pauvre Octave Auguste! Tu as de l'âge, tu me dis ça d'une voix mal assurée. Tu ne te rends pas compte des proportions que prend cette triste affaire. Je m'appelle Livia-Drusilla et je ne tolérerai pas que ma personne soit visée, et par un n'importe qui!

— En cas de procès public, les tribunaux vont manifester non seulement leur étonnement, mais encore plus montrer des réticences. Outre que le Pont-Euxin, car c'est là-bas que tu veux le faire bannir, ce n'est pas, comme on dit en général, « la porte à côté »! Le voyage sera plus que dangereux, et je n'ai pas envie d'apprendre que le bateau a coulé, qu'il a été pris par une tempête ou pillé par des pirates phéniciens. Tu sais que ces gens nous

en veulent depuis des siècles. Ils tiennent absolument à garder la maîtrise des mers, de Notre Mer et des autres. C'est pourquoi j'hésite à suivre tes exigences. Peux-tu comprendre ça ? Toute relégation d'un citoyen de valeur comme Ovide, aimé des gens et surtout des femmes, va passer pour une lutte soudaine contre une liberté, pas une liberté politique, non. Sur celle-là je reste intraitable. L'Empire d'abord. Mais dans le cas que tu me soumets, la chose passera pour un règlement de compte « à titre privé » ! Déjà que beaucoup de familles bavardent sur notre dos...

— Oui ! À titre privé ! Je peux comprendre que tu hésites, mais comprendre n'est pas forcément être en accord total avec ta clémence devenue légendaire auprès du peuple ! Car dans l'affaire qui nous occupe aujourd'hui, il en va d'une forme d'atteinte à la morale publique à laquelle j'essaie depuis longtemps de te rendre sensible ! Tu tergiverses tout le temps. Tu me dis que les choses ne sont pas simples. Tant pis. A mon idée s'ajoute que je suis objet personnel d'une risée qui ne fait pas tort à moi seule, mais rejaillit sur toi, donc sur l'Empire ! C'est inévitable. Autant je t'ai prêché cette clémence à l'égard de gens peu dangereux, autant aujourd'hui je la critique parce qu'elle ne se justifie pas. Il y a des moments où il faut savoir trancher dans le vif. Torquatus, un grand général du passé a même fait exécuter son fils qui n'avait pas obéi aux ordres. Maintenant ce n'est pas un fait de famille. Car après tout, les chevaliers ne sont

que des chevaliers ! Ils ne sortent que de la plèbe ancestrale soit par l'argent soit pour avoir su plaire au Sénat. N'oublie pas que si tu es un Julius, et par adoption, mon cher ! moi je descends des Claudii et des Livii en ligne directe, et les Livii ne sont pas n'importe qui ! Je suis de l'ordre sénatorial !

— Ma chérie, je crois que tu sors du chemin. Il ne s'agit pas de savoir à quel « ordre » nous nous adressons, Chevaliers ou Sénateurs ! Ces derniers sont eux à l'abri de notre politique et font ce qu'ils veulent sans que je puisse intervenir. D'ailleurs, ils la soutiennent et je ne m'en porte que mieux. Ce que je ne veux pas, c'est passer pour un vieil homme, que je suis, je le sais, un vieil homme, dis-je, qui suit aveuglément les caprices de sa femme et...

— Des caprices ? Moi ? Oses-tu penser ce que tu viens de dire quand je ne souhaite qu'une chose c'est que tu prennes conscience de la gravité du fait ? Ah, Cornélia, mère des Gracques, pourquoi as-tu cédé devant le Sénat quand il s'est agi de donner aux femmes des responsabilités civiles ? La vie en aurait été changée ! Des caprices ? Mais, mon pauvre mari, il serait temps que tu te reprennes, que tu saches que les caprices sont vos tares, à vous, les hommes, avec vos bagarres de gamins, d'adolescents mal éduqués ! Que vous lancez des guerres pour savoir qui gagnera. Vous jouez entre vous à la toupie et aux dés, quitte à mener à la mort des milliers de soldats ici ou à l'autre bout de l'Univers. Des « caprices » ! Tu plaisantes !

— Bon. Il faudra donc que je cède. Sache, en tout cas, que si j'obtempère, si je satisfais ton désir de reléguer Ovide, et ce à la limite de l'acceptable, c'est avec mille regrets. Tu me contrains. Je te le dis, je te le répète. Rompons là. Je vais faire ma sieste, car tu me fatigues avec toutes ces discutailles. Tu tournes autour de ce que j'appelle une babiole sans conséquence. À tout à l'heure. Ce soir tu te seras peut-être calmée. Enfin... je le souhaite! Car il n'y a pas crime. Une erreur. Oui. Une « erreur »!

— Tu ne vois là-dedans qu'une « erreur »! Et puis Octave-Auguste a même peur que le bateau coule, qu'il soit pris par des pirates. Eh bien moi je dis que s'il en est ainsi, tant pis! À t'entendre, on irait jusqu'à croire que ce bateau emporterait un de tes meilleurs amis, si tu en as! On te craint, on fait semblant de te porter de l'amitié. Dans cette affaire j'ai maintenant l'impression que tu me caches quelque chose. S'il n'est pas de tes amis, il est bien plus qu'un ami pour toi et tu te gardes de me l'avouer...

— Quand je songe au voyage, j'ai de l'expérience. Tu ne sais pas ce que sont nos bateaux. J'ai assez voyagé sur ces engins, vers l'Asie, l'Égypte, la Crète, les retours mouvementés, les tempêtes qui menacent de renverser la coque, les chargements, les hommes. Imagine que tu embarques à Brundisium d'abord pour la Grèce. Il faut attendre que le temps s'y prête, que la marée de l'Adriatique parte vers le sud, que le vent aille dans le bon sens. Deux jours et nuits de mer. On approche

d'Ithaque, il faut contourner le Péloponnèse, arriver au Pirée. Là-bas, escale. Passer le grément en inspection, des voiles à recoudre, des rameurs à engager, car les premiers sont morts de fatigue. Encore épuisé, on repart. Il faut passer le détroit de l'Europe, longer la côte jusqu'à Thessalonique si Neptune ne nous a pas fait essuyer les coups qu'il prépare souvent lorsqu'Amphitrite est en mal d'enfant, disent les marins ! Et dans la mer Égée, il y les pirates grecs qui ne font pas de cadeau aux Romains ! Et puis après c'est Byzance où les Grecs sont aussi les patrons. On est rendu de lassitude. Et tu veux faire aller encore plus loin ? Ma chère amie, ton désir de reléguer Ovide au bord du Pont-Euxin relève de la folie, ou mieux de le faire périr d'une manière ou d'une autre, car s'il y arrive ce sera un miracle, dont aux dieux ne plaise !

— Tu vois ! Ovide est bien un de tes bons amis !

— Non. Ce que j'ai dit tout à l'heure de lui, c'est « un homme de valeur ». Il l'a amplement prouvé par des œuvres magnifiques. Mécène ne tarissait pas d'éloges à son endroit. Tu ne peux le nier. Et toi-même le reconnaissais ! Et puis il y a eu cette malheureuse histoire. Tu t'en blesses alors que tu devrais en rire, passer l'éponge, retourner à ta vie glorieuse et paisible. Il ne t'a fait aucun mal à ce point. Calme-toi, vois l'événement comme une sorte d'accident, idiot, certes, mais sans que tu en sois atteinte autant que tu le prétends.

— Bon. Je ne me fais plus d'illusions. Je ne compte pour rien. Tu n'as qu'à le dire carrément.

Moi, je ne reviens pas sur mon exigence. C'est tout. Va faire ta sieste. Je verrai bien ce que tu décideras ! Mais je sens qu'un orage risque d'éclater entre nous. J'ai dit.

Octave-Auguste venait d'atteindre ses soixante-dix ans. Il avait beaucoup vieilli, marchait avec une canne, dormait souvent, se montrait de moins en moins en public. En âge, l'impératrice Livia-Drusilla le suivait de quelque cinq années. Elle avait gardé une prestance, une beauté, une vivacité intellectuelle fort rares dans la Rome de cette époque ! Au point que beaucoup voyaient en elle non plus l'Impératrice, mais l'Empereur en personne ! Outre cela, un sens aigu de traditions romaines conservatrices dans l'esprit étriqué des dames de l'ordre sénatorial : la matrone dirige le foyer, éduque les enfants à la religion officielle, Lares et Pénates d'abord, passe ses journées à garder la maison, à filer la laine, veille au respect scrupuleux de l'économie domestique, mène les serviteurs à la baguette, choisit les invités de la *cena* dans le *triclinium*, déteste la critique et le rire au-delà du bienséant, la négligence vestimentaire. Une matrone est pudique, sérieuse, se tient assise dans son fauteuil d'osier. Elle a le coup d'œil sévère, surveille son mari, de près ou de loin. La tradition remonte à ces Sabines qui ont importé à Rome la rudesse des très anciens temps.

Certes, Livie avait beaucoup aimé les arts, en particulier les écrivains qu'elle lisait, les invitait

à des récitations de leurs œuvres. Elle avait comblé Virgile d'honneurs et d'argent, flatté Horace, Properce, Ovide, Tibulle, Gallus, cette pléiade de génies dont parfois la servilité contribuait à la grandeur non seulement de l'Empire, mais surtout d'Octave et de la sienne. Et pourtant Virgile avait osé une remarque très risquée parmi ces Romains fort superstitieux, ayant des dieux et du destin une peur panique : « Heureux celui qui a pu connaître l'origine de la nature, qui a foulé aux pieds toutes les craintes, le destin inexorable et le vacarme que fait un Achéron qui ne rend pas ses proies ! »

Et pourtant ! Comme Octave, Livie avait eu jusque-là une vie bouleversée par de nombreux deuils, des déceptions, fait face à des haines, des jalousies, des bassesses, des trahisons, failli être assassinée. De son premier mariage, elle avait conservé un fils, le futur héritier, Tibère, dont l'éducation n'avait pas été facile. Garçon très indépendant, violent, doué, fougueux, le plus souvent imprévisible. Elle avait développé sa culture, surveillé ses amis, en avait fait un militaire de grande classe.

Le plus pénible pour elle fut l'inconduite des filles de la famille. Des garces qu'Octave devrait punir sévèrement. Car la famille d'Octave était riche et cette situation amena vite à des abus : avec l'argent, on se crut tout permis et la « tradition » en fut balayée. Raison qui avait poussé Livia-Drusilla à sévir, sinon à exiger une vaste réforme des mœurs, avec l'agrément d'Octave. Elle avait exigé un arrêt de ces divorces multiples qui

désintégraient la société. Il fallait reprendre en main une situation qui avait dégénéré dès l'assassinat de Jules César. L'ordre sénatorial perdait, lui aussi, ses valeurs fondamentales, ce qui entraînait la dégradation des autres ordres, une montée en puissance des gens de la plèbe. On ne comptait plus les scandales, les fortunes soudaines, l'immoralité montante, un assistanat qui conduisait à ne plus vouloir que du pain et des jeux !

Les œuvres littéraires commençaient à en vivre, à exploiter l'ambiance, à choisir des sujets sulfureux pour les dénoncer ou en rire. Julie, la fille aînée d'Octave et de sa première épouse, Scribonia, avait été surprise et dénoncée à son père comme organisant des parties fines où elle participait à des danses orientales au milieu de festins de bougres ivres morts. On en profitait pour y critiquer vertement le pouvoir. De jeunes esclaves pratiquaient des rencontres que la plus simple morale ne pouvait tolérer, des femmes connues s'y prostituaient ouvertement au vu et au su de leurs époux, on s'y empiffrait à qui mieux mieux. Vulgarité, grossièreté, enfin tout y régnait allègrement. Octave avait fermé les yeux plusieurs fois. Livie en fut outrée et demanda à l'Empereur de ne plus jamais accepter à l'avenir de tels comportements, en particulier de sa propre fille.

Quand le bruit s'en répandit, le poète Publius Ovidius Naso avait commis l'erreur de recevoir souvent chez lui ladite Julie et tous leurs amis no-

ceurs. Octave en fut agacé. Une femme de l'ordre sénatorial chez un chevalier. Non. Ovide avait une place privilégiée dans le public. Avec Julie chez lui il faisait preuve d'une imprudence élémentaire selon des amis sûrs et influents comme Aurelius Cotta, son vieux copain Tuticanus, qui avaient vu là une sorte de provocation.

— Mon pauvre vieux, recevoir Julie chez toi ? Tu es fou ! Le couple impérial doit voir ça comme une déclaration de guerre.

— S'amuser n'est pas un crime...

— Ton attitude sera considérée comme un complot, une négation ouverte de ce que veut Octave pour le redressement moral. Déjà que tu te permets des relations interdites avec une prêtresse d'Isis... Mon bon, tu te cherches des ennuis ! Pas un crime, dis-tu ? Comment peux-tu savoir de quelle manière ta gentillesse sera interprétée ? Tu n'as pas à te mêler des affaires d'une famille à la tête du pouvoir. Julie est belle, drôle, moqueuse, sympathique. Ce n'est pas un motif pour trop en faire. Car là, tu en fais trop. Livie n'aime pas cette fille d'Octave. Tu risques ainsi de perdre l'admiration qu'elle t'a portée jusqu'ici.

— Ouais, mais Julie est une femme très sensible à ma poésie ! Je m'amuse à lui donner le nom grec de la poétesse « Corinne » et ça la ravit. Je lui fais des déclamations qui la portent sur l'Hélicon, parmi les Muses. Et comme elle m'a demandé si elle m'inspirait, j'ai abondé, et elle s'en vante !

— Bon, lui dit Cotta, je constate que tu es d'une naïveté qui me confond. Je me fiche de savoir si elle se prend avec toi comme une autre Muse. La fille de l'empereur chez toi ? Alors que son père est en rogne contre elle, c'est une manière de te faire condamner à je ne sais quoi !

— Puisque selon vous deux il le faut...

— Oui, il le faut, et dans l'urgence... l'urgence, tu entends ? Cours avec ta prêtresse, garde ta Fabia, et c'est tout ! Encore si Fabia supporte tes imbécillités, tes joujoux d'enfant gâté ! Ton avenir est sombre, sache-le !

Plus de Julie chez Ovide, maintenant. C'était la seconde Julie, fille de la première et donc petite-fille d'Octave. Avec ses vingt ans, elle était superbe ! Cette fois, ce n'était plus pour de la poésie. Fabia ne protesta pas trop. Mais le danger devint réel. Pour l'instant, le poète échappait à la vindicte de l'Empereur parce qu'il avait des soutiens solides et que Livie ne s'énervait pas puisque la chose ne la touchait pas directement. Il est certain que l'auteur mettait en pratique son *Art d'aimer*. Avec cette Julie II, on enchaînait de nouvelles fêtes, des réceptions. La fille de sa mère avait ce qu'on appellerait du tempérament. Octave se fâcha. Un amant de Julie II, Decimus Silanus reçut un avis de disgrâce et prit les devants. De lui-même il partit en exil.

Ainsi le poète se sentit libre. Sa célébrité et ses œuvres le protégeaient. Il le croyait, menait une vie agitée. Octave ferma les yeux. Encore ! Après

tout, le poète passait pour coureur, mais ne commettait rien hors-la-loi. Comme les hommes riches de son époque, il brûlait la chandelle par les deux bouts. C'était son droit. Fabia connaissant la personnalité de son mari. Elle supportait : « Les maris sont volages ». Bien des femmes aussi. Et puis leurs affaires prospéraient. Ils avaient de la fortune, soit l'essentiel. D'ailleurs, Fabia ne regimbait pas, prenait part quelquefois à des dîners où l'on en profitait pour critiquer fort le régime. On discutait, on riait de cet « Octavien », dont le seul talent avait été de se faire adopter par le grand Jules César : « Oui, il s'est battu, a vaincu Marc Antoine, réduit l'Égypte en province romaine, ce qui n'est pas rien. Cette raison ne justifie pas tout le reste. Il a profité à son seul compte de la mort de Marcus Agrippa, cet ami fidèle qui l'avait aidé de son génie. Au lieu de travailler, il perd son temps au jeu auquel il consacre plus de la moitié de ses jours. Il est souffreteux, crachote, espionne, épie, s'entoure de gardes bizarres. La chance a fait qu'il a eu vent de conjurations et les condamnations à mort ne lui font pas peur. Un vieil aigri ! Avec ça, « la Livie » n'est jamais loin et veille à son propre grain. Sans lui elle n'est plus rien. Il le sait, mais il l'écoute « la vieille » !

Dans ces discussions politiques, on poussait à tout va. Un nouveau riche du Quirinal fréquentait les jardins de Salluste et se lança dans des diatribes : « Pas d'admiration pour cette nouvelle Rome de marbre après celle de brique ! Tout le

monde sait que le sang rougit les mains d'Octave. Combien de têtes n'a-t-il pas fait tomber ? Comme son oncle d'adoption, il a pleuré sur les cadavres de ses victimes, ses adversaires vaincus ! Jules César avait rapproché la tête et le tronc de Pompée sur la plage d'Alexandrie, versé des larmes lui aussi, demandé des excuses aux Mânes du défunt. À bientôt l'ami ! Octave ? Il pleure sur le corps de Marc-Antoine, il pleure plus fort encore sur la dépouille de Cléopâtre... Celle-là, il n'a pas pu la mettre dans son lit ! Il a emmené la gamine de cette reine on ne sait pour quoi en faire, car il n'hésite pas à exploiter des enfants. Des aristocrates, vous pensez bien ! Il aime les gamines. Livie lui en fournit ! »

Et les convives applaudissaient au milieu des ripailles, non seulement chez Ovide, mais on entendait les mêmes attaques à Milan, à Padoue, dans le golfe de Naples. Dans ces réunions à teinte révolutionnaire, il n'était pas rare de rencontrer la fille d'Auguste. Elle y complotait fort contre Livie, sa « marâtre » qu'elle détestait au plus haut point jusqu'à la traiter de vraie maquerelle et que, sous ses faux dehors de femme sage et apparemment réservée, elle organisait elle aussi des rencontres suspectes. Elle jouait les pieuses moralisatrices et trompait allègrement son époux. Elle battait ses serviteurs, les torturait, aimait le sang et s'en barbouillait le visage au Cirque. Que n'avait-elle pas trafiqué pour faire adopter par Octave son fils Tibère ? Car elle a un appétit scandaleux du pouvoir.

D'autres ajoutaient que la fortune des Claudii, sa propre famille, elle l'arrondissait chaque fois qu'une bonne affaire se présentait et multipliait ainsi ses ramifications dans tout l'Empire : Tibère en hériterait. Elle et lui avaient de la santé. Seul comptait l'argent dans une société corrompue où la consommation se développait forcément chez les détenteurs du pouvoir, ceux qui avaient droit à la parole. Une forme de liberté apparente enrichissait les riches, appauvriissait les pauvres. Le système allait dans ce sens : agrandir la pieuvre de l'impérialisme financier ! Livie régnait en femme de tête. Certes, au Palatin, elle filait la laine de manière ostensible. Elle donnait le change à qui voulait bien la croire. Mais elle se tenait cachée derrière un rideau, écoutant ce qui se disait dans le conseil officiel d'Octave et de ses ministres. Le propos allait parfois plus loin : « Oui, elle s'entoure d'architectes, organise des sacrifices, des spectacles, des marchés juteux, met la main en secret chez les trafiquants de tout poil. Huiles, blés d'Égypte, vins d'Italie, marbriers, procès, elle a l'œil, la truffe qui furète. Le petit peuple n'y voit goutte, mais des bruits courent sur elle. On ne dit rien, mais on n'en pense pas moins : Octave est « manipulé » ! Si, par malheur, on cherche à lui mettre des bâtons dans les roues, on est condamné. La décapitation, l'exil, les galères, la servitude. »

C'est pendant ces temps et ces propos de table que, sous les conseils de Julie, Ovide composait un long poème dont le sujet consisterait à faire vibrer

dans l'esprit des femmes cette libération manquée à cause de la mère des Gracques il y avait plus de cent ans. Et pour que la femme se libérât du joug des vieilles traditions, Ovide allait chercher dans toute la mythologie les exemples nombreux de ces femmes qui n'hésitaient pas à chercher des amants. Peu importait de tromper tel ou tel mari, l'essentiel était de trouver le bonheur dans l'amour, la frivolité, le fard, le sens de l'élégance, la provocation des hommes, les minauderies. Si le mari était souvent absent, parmi les plus anciennes Léda n'avait pas rejeté les avances de Jupiter, Clytemnestre avait pris Égiste pour amant. Peu importerait l'issue. Le vie est si courte, pas de temps à perdre. Si la femme a quelques cheveux blancs, elle soignera ça par une coiffure inimitable. Elle apprendra à rire, à bien articuler le latin pour séduire ceux qui ont de la fortune. On se fait répudier ? Quelle affaire ! Dans une réception on saura montrer sa cuisse, charmer par des seins irrésistibles, raconter avec une science redoutable l'aventure d'une telle qui s'en tire à bon compte. Les histoires graveleuses ont du succès. Les matrones pudibondes le sont avec les ans et par la perte de leur beauté.

Ainsi, sous la plume d'Ovide, la femme devenait objet de désir, faisait tout pour y parvenir. Choquer ? La liberté méritait bien ça !

Comme Octave aimait les femmes, il ne pouvait que souscrire à cette littérature. D'ailleurs on lui en avait chuchoté des passages dont il avait beau-

coup ri, qui lui avaient donné des recettes à ne pas négliger. Livie avait été fort belle, pensait-il, mais le temps était passé avec sa cruauté.

Aux théâtres, tel histrion déchaînait les cris de filles non moins excitées que leurs mères. C'était là qu'il fallait aller à la chasse. De fort belles adolescentes refusaient de rester à la maison, erraient sous les portiques, au Forum. On tissait de plus en plus des voiles transparents révélant la perfection des formes. L'ancienne pourpre n'avait plus cours que chez les sénateurs. Régnait maintenant les safrans, les bleus de Perse, ces verts d'eau à faire pâlir un vieux jurisconsulte, à le laisser sans voix. Des rouges flamboyants épousaient des lignes féminines à faire mourir. Fi du mariage : L'art d'aimer ! Le reste n'est rien.

Or, un matin, Ovide dictait quelques vers lorsqu'un prétorien lui présenta un *Ave!* sur un ton neutre : « César Auguste, mon général couvert de gloire, attend ta présence dans sa maison du Palatin. »

Le coup fit d'abord trembler le poète. Octave avait sûrement dû entendre chuchoter des bruits à propos de Julie dont la réputation n'était plus à faire. Ou alors de quoi s'agissait-il ? Ovide n'avait en rien enfreint quelque loi ancienne ou récente.

Il fallut se rendre à la convocation chez Octave.

— Prends un siège, Ovide, dit l'Empereur, prends, et sur toute chose observe exactement la loi que je t'impose : ne pas m'interrompre.

Voilà : avec tes amis, je veux dire les tiens, mais aussi ceux de ma fille, tu t'es mis dans la tête d'écrire une nouvelle œuvre qui aurait pour titre *L'art d'aimer*. Tu sais que jusqu'à aujourd'hui ta poésie m'a touché, m'a plu, m'a fait rire, m'a enchanté parfois. Tu sais que Livie a de toi une haute idée. Tu sais tout cela, dis-je. Seulement j'ai entendu que dans cet « Art » tu as l'intention de donner force recettes sur les pratiques de l'amour. Or le monde aurait-il besoin de discours au sujet de l'amour ? L'amour n'est pas un art. Platon et Xénophon ont tenu divers dialogues dans deux *Le Banquet* très connus, mais ils n'ont jamais cherché à convaincre qui ou qu'est-ce sur les techniques, les pratiques. Ils ont fait parler leurs contemporains sur l'amour en général tel que le concevaient les meilleurs d'entre les Athéniens. Ils étaient et sont restés philosophes. Toi, non. On m'a dit que tu y traitais de méthodes multiples pour dégouter quelque fille, ou même une matrone, afin d'y voir un bon coup sans lendemain...

— Mais César, je suis surpris de...

— Tu tiens mal le silence que je t'avais imposé ! Je précise : Tu donnerais des leçons efficaces à nos chers Latins de tout l'Empire : comment séduire, comment faire l'amour, comment tromper, lâcher, reprendre, changer de partenaire. Tu pousserais les recettes jusqu'à l'habillement, le fard, la manière d'aborder par des propos fallacieux, consoler telle épouse dans l'ennui, comment susurrer

à des oreilles jeunes ou vieilles, mais curieuses...
Parle, parle, il est temps!

— César, oui, je suis fort surpris que tu en saches autant sur mes brouillons, car je n'ai rien rendu public à ce jour! Tout ce que j'écris n'entre que dans un projet! Sois sûr que je n'ai aucune intention de mal faire. Entre amis, et avec ta fille Julie, nous avons beaucoup discuté des problèmes relatifs à l'amour quoique sans philosophie, je le reconnais!

— En tout cas, et pour l'instant, ce que je sais de Julie me déplaît fort! Qu'à Rome ma propre fille passe pour une dévergondée me scandalise. En l'absence de Tibère, elle organise des orgies, des beuveries. Mais enfin on en parle et cela n'est pas bien. Cette réputation rejaillit sur « mon » pouvoir! La nuit, vous sortez ivres de vos parties fines, chantez, réveillez les quartiers et avec ça la fille de César fait partie de la bande. Une fois, je passe, mais la chose tend à se répéter. Alors je dis Non!

— Il n'en est rien, César Auguste! Ta fille est femme sensible. Elle a le goût des belles choses. Certes, elle aime le luxe, la haute couture, et les sujets les plus doux l'intéressent. Elle aime l'amour, ne s'en cache pas! Sous l'influence de ton si cher Agrippa, elle a acquis une immense culture et comme mère...

— Justement! Elle est mère... Matrone, elle devrait donner l'exemple parfait de la retenue, de la morale sociale, voire familiale. Avec elle on en est

loin, à ce que je crois savoir et comprendre ! Livie m'en a fait souvent la remarque. Et je crois bien que sans tarder je vais prendre des dispositions. Il faudra qu'elle prenne la décision de devenir exemplaire. Ma gloire en dépend. À mon décès, ma fille Julie, épouse de Tibère, devient impératrice. Imagine un peu le résultat ! Si c'est elle, en outre, qui te donne ces idées que je considère comme très contestables, je risque de me fâcher aussi contre ton œuvre, de prendre encore des décisions, mais à ton égard. Réfléchis ! Tu sais que ma colère est redoutable. Pour l'instant je ferme les yeux sur vos relations de jadis et te demande de venir me lire un peu de ton livre afin que j'en juge moi-même. Si moi, je dis bien « moi », je n'y trouve rien de répréhensible, peut-être n'en sera-t-il pas de même de la part de Livie dont j'écoute avis et conseils. Si de son côté elle n'y voit rien à redire, tu pourras continuer. Prends soin de toi. J'ai dit.

Ovide rapporta la conversation à Tuticanus qui recommanda la prudence.

— Cependant, ajouta Tuticanus, il t'a dit qu'il attendait de ta part une lecture de ton *Art d'aimer*. Dans ces conditions tu lui proposeras un ensemble de morceaux habilement choisis afin de lui démontrer que ton œuvre n'a rien de dangereux pour la moralité des matrones. Que seuls sont concernés les hommes ayant, bien sûr, tous les droits de courir l'aventure, voire de tromper Madame ! Quand tu t'adresses à des femmes, ce ne sont que des filles perdues, des prostituées, de

rare matrones de mauvaise vie, sans respect de la morale publique. Finalement, les lois de César Octave Auguste ne visent pas ce genre de femmes ! Celles-là n'ont plus rien à perdre dans leur vie de misère. Elles cherchent un homme riche, voire enrichi, une situation sociale, un avenir assuré...

— Je veux bien tout ce que tu dis. Mais il ne sera pas forcément dupe ! Il pourra me rétorquer qu'il doit y avoir autre chose dont certains parlent et dont moi je ne dis rien devant lui. Sous ses aspects débonnaires, Octave est un malin qui sait entrevoir les ruses. Les ruses... Il en est spécialiste...

— C'est aussi mon opinion, mais il prend beaucoup d'âge. Il a passé soixante ans, perd un tantinet de sa finesse, se fait guider par « la vieille » qui l'entoure d'autres « malins ». Si elle est présente à tes lectures, bien qu'elle soit au courant de tous les ragots, elle restera sous le charme de ton style ! De toute façon, je te répète que tu dois « choisir » ce qui frappera César par le côté anodin de ton texte, par des leçons d'élégance, de correction, par des références sérieuses aux traditions de la mythologie ! Car c'est sur elle que reposent ce qu'il appelle lui-même « tes méthodes ». Or je ne t'apprendrai pas que dans les écoles nos pédagogues fondent leurs leçons de morale sur cette mythologie en question. Il en sera charmé. Il la connaît. Il parle grec autant que toi et moi. Devant la beauté de tes allusions, son âge le rendra encore plus sensible au contenu de tes discours choisis ! Alors sa volonté de moralisation perdra de sa force. Accompagne

tes lectures de gestes, de prononciations séduisantes, de détournements subtils par un timbre, non pas habile, mais irrésistible. Tu en es capable. Je le sais fort bien! Souvent tu as déclamé devant moi...

— Tu serais plus malin qu'Octave, ma parole! N'empêche que je redoute ce genre de démonstration. Pour un peu qu'il veuille interpréter à « sa » manière, je peux avoir fait tel choix qui déplaît sans que j'en saisisse les motifs? Oui, ton propos est convaincant, mais... Car au Palatin, je n'ai aucune chance d'échapper à un revirement soudain, surtout si « la vieille » est là! Je la sais fort intelligente, cauteleuse, sournoise. « Oui, pourra-t-elle dire, j'aime ces envolées de haute poésie, mais ici nous sommes entre nous. Tant que nous y sommes, tout cela est fort beau. Mais une publication donne lieu à des commentaires divers, inattendus, des déformations du texte à des fins que chaque auditeur ou lecteur peut tirer à soi! » Voilà, mon Tuticanus, ce qui me fait hésiter...

— Tant pis. Il t'a dit qu'il voulait t'entendre par lui-même, non? Alors, vas-y! Il a déjà loué de tes œuvres haut et fort : ta *Médée*, tes *Amours*, tes *Héroïdes*. C'est un encouragement, que je sache!

Tuticanus venait de quitter son vieil ami Ovide. Un grand bruit se fit dans la rue. Crieurs, esclaves porteurs, curieux et chiens errants. Le tout s'arrêta devant la porte. C'était la belle Julie qui arrivait bon train dans sa litière luxueuse. Elle passa le dal-

lage d'entrée au *Cave Canem*. Grande tenue, belle tunique au drapé orange fraîchement repassé.

— Alors, mon grand poète, quoi de neuf dans ton *Art d'aimer*? La dernière fois je vibraï à ton apologie de l'infidélité, de la liberté, de l'amour enfin vécu pour lui-même...

— Ah non! S'il te plaît. Avant-hier, ton père m'a sermonné. J'ai résisté autant que je le pouvais pour lui montrer qu'il s'agissait de ragots. J'en profite pour te faire savoir qu'il n'est pas loin de sévir contre toi!

— Contre moi? Tu plaisantes!

— Non, ma jolie dame, tu sens le soufre au Palatin! Figure-toi que ton père a des espions partout. En sous-entendu, Livie ne te porte pas dans son cœur et je suis certain qu'elle titille César Auguste au sujet de ta conduite!

— Je m'en moque à un point que tu ne saurais imaginer! C'est une vieille salope qui ne s'est jamais privée d'aventures dès que mon père était absent! Déjà qu'elle a plaqué son Claudius Nero pour mon père, qu'elle a contraint ce dernier à divorcer de ma mère Scribonia! Tu vois un peu le genre de bonne femme! La « sage Livia Drusilla »! Tu parles! C'est elle qui est derrière tout ce foin contre moi, sache-le bien. Ils ont voulu que j'épouse le Tibère. Elle a forcé son Octave à l'adopter comme son propre fils. Elle est la risée de Rome qui n'apprécie rien de ses opérations sournoises...

— Peut-être, mais je te répète que ton père fulmine! Il n'est pas du tout content. Il est capable

de t'envoyer à perpette comme image malsaine de lui-même, dont il dit n'avoir pas besoin. Non, je ne plaisante pas.

— Leur morale? Sans blague! Tu ne vas pas croire à ça? Je te sais assez intelligent pour comprendre que ce sont des menaces vagues. D'ailleurs quand je venais au Palatin en tenues légères, il me l'a reproché. J'ai bien voulu obtempérer. Je suis revenue saucissonnée du haut en bas, vraie Bédouine de la Haute-Égypte. Mais ça n'ira pas plus loin. Je suis sa fille. Point! Il ne va pas me chercher encore des poux dans la tête. Tibère m'empoisonne l'existence. Je veux être libre, libre, libre! Tu m'entends? Ma vie m'appartient. Je fais ma prière aux dieux, je respecte mes Lares, cela me suffit et doit suffire. Pour le reste, c'est « mon » affaire! Alors, passons, mon poète chéri, et récite-moi tes derniers distiques. Je t'écoute. Fais vibrer ton amie de toujours...

— Non, ma belle Julie. César va savoir que tu reviens chez moi, va convoquer ma femme, ma chère Fabia, et va la chapitrier elle aussi. Rien que ta présence ici passera pour une provocation. J'en tremble d'avance quand je serai devant lui, car il m'a invité à lui faire des récitations de mon *Art d'aimer*. Au lieu de m'entendre dans le calme, je le vois déjà en colère, en appelant aux grands dieux...

— Je ne te savais pas si froussard!

— Décidément, tu ne mesures pas les circonstances. Ton père est en train de concocter des lois

contre le divorce pour, dit-il, moraliser non seulement les Romains, mais tous les Latins où qu'ils habitent. Bon, je sais que « la vieille » est derrière lui, mais il en est là. Je n'y peux rien. C'est lui le patron de tout l'Empire et s'il dit « Dixi », on n'a plus qu'à s'incliner, comme le Sénat! Non, tu ne sens pas qu'un mot malheureux peut avoir des conséquences désastreuses. Il va me reprocher de te recevoir encore et encore!

— Bien! « Monsieur le Soumis », je ne t'embarasse plus. Et que les dieux te gardent. Moi, je me débrouille...

— Je ne comprends pas pourquoi tu es agressive...

— Monsieur ne comprend pas... Tu passes ton temps à m'annoncer un gentil avenir, des punitions de mon père, des horreurs! Comment veux-tu que j'encaisse tes amabilités? J'ai l'impression que tu as la mémoire courte en ce qui me concerne: comment je t'ai aidé, recommandé autour de moi, choisi pour toi des sujets de poèmes... Non, j'arrête! Pauvre imbécile que j'ai été! Maintenant je pense que tu comprends...

— Tu dis n'importe quoi. Tout simplement, je te rapporte des propos que ton père a tenus devant moi. Je te mets en garde, rien de plus!

— Si tu te mets en tête de me protéger de mon père, tu n'as aucune idée de ma relation avec lui. Mon père, c'est mon père! Avec la moindre affection paternelle, il y a des violences qu'il ne peut manifester contre moi! Et puis que veux-tu qu'il

me fasse? Qu'il me tue? Qu'il m'exile? Qu'il me fasse suivre en permanence par des prétoriens? Tu rêves! Aux yeux de César, la fille de César est la fille de César! Elle ne risque rien!

– Bien! Ma belle Julie, je vois que mon discours est hélas! vain...

– Mon père est près de Pompéi. J'y cours mettre les choses au point.

Le lendemain de cet entretien houleux, Julie ne redouta pas les chaleurs puissantes de septembre et partit. Elle voulait rejoindre son père à Nole où il avait fait construire une vaste villa.

Dans les terres de Campanie, Octave trouvait un climat plus agréable que sur les bords du Golfe de Naples avec ses étés orageux, lourds à supporter pour son tempérament somme toute fragile. Outre que l'impératrice adorait cette région calme, riche en fruits, très paysanne, gorgée de fromages et de bons vins. Elle détestait une Rome bruyante, populeuse, sale, où pouaient les cloaques, pleine d'étrangers, de marchés, de jeux du cirque, ces foules incontrôlables souvent prêtes à faire des révolutions, des bagarres, des amusements imbéciles. D'ailleurs Octave en pensait autant et fuyait à la première occasion cette *Urbs* tentaculaire.

En effet, depuis la fin de la Guerre Civile, Rome était devenue un centre international de séductions, d'abord grâce à ces jeux que seule offrait cette ville immense. S'y étaient ensuite développés une misère endémique, le vol, les cambriolages, des campements dans la proche banlieue. Il avait

fallu augmenter le nombre des prétoriens, mais ils ne pouvaient être partout, étaient parfois agressés, voire assassinés. Les tribunaux étaient submergés. L'administration nouvelle, voulue par le pouvoir et le Sénat, ne facilitait pas les choses. Chaque matin on ramassait des morts de faim et le Champ-de-Mars était devenu un centre embouteillé de crémation. La Rome de marbre qu'Auguste désirait en remplacement de la Rome de brique, c'était un vœu bien réalisé par Agrippa selon des plans mûrement réfléchis par Octave.

Cette Rome dont le bruit fatiguait l'impératrice était aussi et surtout une ville sans cesse en construction. Il s'agissait de monuments à dresser, soit à reconstruire après incendie, soit encore de maisons à transformer, à rebâtir pour un meilleur confort. Scies stridentes des tailleurs de pierre, élévations d'échafaudages, forgerons et leurs enclumes, non seulement pour les grosses pièces de métal, mais en plus pour des milliers de clous, cris des maçons et charpentiers, cris des colporteurs et des petits artisans dans les rues. Dans ce grouillement, dormir ou faire la sieste était à la limite du possible. Au Palatin même, le bruit ne cessait pas : dès le matin la clientèle d'Octave bavardait dans les cours, jacassait, faisait de la politique, allait, venait, pendant que les serviteurs s'affairaient au nettoyage ou en cuisine, que les molosses aboyaient pour n'importe quoi. Un véritable enfer et pour le supporter il fallait un tempérament plus que solide. Or Octave et

Livie prenaient de l'âge et voulaient un minimum de repos. Nole le leur donnait.

Donc Julie avait emprunté la voie Latine, plus récente, moins cahoteuse que la déjà vieille voie Appienne. Cette voie dite « Latine » n'était pas plus Latine que la voie Appienne puisque toutes deux traversaient le Latium. Quand on partait pour le Golfe de Naples on prenait d'abord la voie Appienne jusqu'à une patte-d'oie avant Tusculum par où passait cette nouvelle voie Latine, mieux construite, plus rapide pour les *raedae*, petites voitures confortables à deux chevaux. Julie aimait passer par le pays des Herniques, encaissé entre les Apennins et les Monts Albins. Cette route était très fréquentée par les riches Romains qui faisaient beaucoup construire à Baies, à Sorrente, à Pompéi et Herculanium, non loin du Vésuve célèbre pour ses vignes et ses cultures. Et puis Julie passerait par Capoue dont les « délices » avaient perdu Hannibal. Était-ce un signe avant-coureur de quelques ennuis qu'elle redoutait ? À proximité de Nole, elle hésita, se demandant si sa démarche valait la peine, mais, à la réflexion, elle se prit à avoir confiance dans l'affection de son père. Elle envoya se faire annoncer, car elle savait combien Octave détestait les surprises. Elle entra d'abord dans les jardins frais, entretenus, luxueux. Un prétorien de garde prévint César Auguste de l'arrivée de sa fille.

Il arriva lentement, se tint à distance. L'accueil fut assez froid.

— Alors donc, te voilà! Soudain, ma fille s'intéresse à son père... La chose est si rare que tu dois avoir quelque chose à me demander, et, par exemple, de fermer encore et encore les yeux sur une de tes dernières frasques, car figure-toi que je vais bientôt dresser une ardoise dans ma chambre! Je sais, Tibère est absent et ne peut rajuster tes robes à tes retours de fêtes. Il n'empêche que les propos que l'on me tient sur toi finissent par me lasser.

— Mais enfin, père...

— Des copains? Oui. De bons moments dans la vie? Oui. Des libertés? Trois fois oui. Il est vrai que dans ma jeunesse et mon âge mûr je me suis donné du bon temps. La chose est dite! Tu vas me rétorquer que si ton père s'est offert parfois d'agréables moments, je dis bien parfois, ce n'est pas une raison qu'une matrone comme toi puisse tout se permettre! Mais, que tu le veuilles ou non, tu es matrone puisque tu as eu déjà quatre enfants. Or une matrone est une femme exemplaire! Exemplaire! tu m'entends quand je parle? Que réponds-tu? Parce que, à cette heure, on fait plus que jaser sur ton compte, ce qui retombe sur moi!

D'un geste bref, il invita sa fille à le suivre jusqu'à son péristyle où dominait un grand jet d'eau parmi nymphéas en fleur. Il faisait mine de s'appuyer sur une canne en ivoire pour se donner un air de vieillesse avancée. Soixante-dix ans, c'est

un âge à porter, même pour un empereur encore en pleine santé. Il alla s'asseoir sur son canapé garni de coussins, offrit à Julie un simple tabouret.

— Père, il est vrai. Je te rappelle cependant que tu ne m'as jamais demandé mon avis quand il s'est agi de me marier ! C'était tantôt celui-ci, tantôt celui-là, et pour finir Tibère, le fils de ta femme. Ce type me fatigue par ses plaintes, ses reproches, enfin... quand il est là ! Monsieur est en campagne. Monsieur est général, s'occupe de ses troupes, va, vient d'on ne sait trop où... Déjà que je n'ai pas le moindre sentiment pour cet homme que « ta » Livie a voulu absolument me faire épouser pour ses intérêts personnels ! Oui, je le trompe parce qu'il me fatigue. Il me suffit de rencontrer un homme sympathique et intelligent pour que j'aime le fréquenter et de près ! Si ce Monsieur Tibère veut bien changer de vie et de caractère, je verrai à changer à mon tour ! Peux-tu comprendre cela ? J'en ai par-dessus la tête que « ta » Livie dicte ta conduite à mon égard et te charge de me donner des leçons ! La sage matrone dont elle cherche à présenter l'image ne l'autorise pas à se mêler de « mes » affaires. Je suis « ta » fille, tu entends ? Pas « la » sienne ! Car elle est derrière tout ce tracas qu'elle nous inflige, à toi comme à moi...

Ce fut un silence lourd et prolongé. Auguste se leva pour aller s'asseoir sur sa chaise curule agrémentée d'un dossier. Elle lui donnait un air de consul fier de son pouvoir. Un temps il mesura sa réplique qui allait le transformer en magistrat :

— Julie, ma fille, certes je suis ton père, mais tu oublies que je suis l'Empereur ! Si de nos jours un père quelconque autorise sa fille à prendre des libertés, c'est son choix, bien que je le désapprouve. Une femme doit tout à son époux, qu'elle l'ait choisi ou non. L'infidélité est faute grave, elle mérite la sévérité des anciens temps...

— Père, cesse de me faire rire. À t'entendre, on dirait que parle ici le vieux Caton le Censeur ! Tu es Empereur, oui bien sûr, mais un père qui veut que le monde entier pense et fasse comme lui. Moi, mes fesses sont à moi et à personne d'autre. J'en use comme je l'entends. Avec « tes » maris j'ai eu des enfants légitimes. J'ai donné. Donc je suis libre. C'est d'ailleurs l'avis de ton poète bien aimé Ovide. Il prône la liberté en amour. J'ai assez discuté de ça avec lui et il en a écrit des vers sublimes. La société d'aujourd'hui n'est plus celle d'un passé révolu. Aimer doit être un art, quelque chose de nouveau et non une obligation qui mène au dégoût. D'ailleurs toi-même a bien détourné Livie de son mari Claudius Nero. Légitimité ? Non. Tu as employé la force pour arriver à tes fins !

Dans un silence encore plus lourd, Octave assombrit son regard.

— Bien ! J'ai entendu ton discours. J'y mets fin. Le mien sera très court. Écoutez-moi, Julie, fille aînée d'Octave : À compter de ce jour je vous renie comme telle et vous interdis à l'avenir de me parler, de me voir. Mon autorité sur vous en est arrivée là. Votre grossièreté à l'égard de Livie, « ta

Livie » dites-vous, m'est insupportable. « Malheur aux vaincus ! » J'ai dit.

– Mais mon père...

César-Auguste se leva, appela deux prétoriens.

– Emmenez la Dame Julie, mon ex-fille, où vous savez. Vous attendrez mes ordres pour la suite à donner.

Les ordres furent d'aller arrêter à Rome Scribonia, mère de Julie, et de les conduire toutes deux en exil, à vie, dans l'île de Pandatéria.

Ovide était alors en voyage pour aller visiter César Auguste à Nole et lui lire des extraits de son *Art d'aimer*, comme prévu. Il ne pouvait savoir quelle stupeur s'était soudain répandue dans Rome dès qu'on apprit l'arrestation de Scribonia et qu'Octave venait d'exiler Julie. Il frappait même sa famille. Vite le bruit courut que César avait violemment réagi contre l'immoralité de sa propre fille. Ainsi prenait vraiment forme cette nouvelle politique de mettre fin aux excès des femmes, aux infidélités, aux divorces qui se multipliaient. Tout le monde entrevit l'action en sous-main de Livie. Or c'est le jour même où il allait arriver à Nole chez Octave Auguste qu'Ovide apprit la nouvelle dont il fut réellement atterré. Mais le rendez-vous était fixé. Il fallait paraître devant Octave sans avoir l'air choqué, encore moins celui de savoir. Pour Ovide, Julie avait toujours été une amie, une sorte de protectrice, une Muse, une garantie d'être reçu au Palatin. Il cacha son angoisse et sa peur d'être à son tour arrêté comme complice de

ce dont Octave accusait Julie. Le ventre noué il se présenta à l'Empereur et le salua profondément.

– Ah! enfin tu viens me distraire par la lecture de ton poème, lui dit Octave avec un sourire qu'Ovide crut voir ambigu. Je vais enfin pouvoir penser à autre chose qu'à mes douleurs...

– Aux douleurs de César Auguste? Le mot est fort et ma poésie ne pourra guère te soulager... elle n'est qu'une distraction!

– C'est vrai, mon cher poète. Je crois que le temps seul m'offrira le ou les remèdes souhaités. Il y a trois jours, je pensais avoir le plaisir de recevoir ma fille Julie, mais l'entrevue a très vite mal tourné. Je voulais la persuader de changer de conduite à l'égard de Tibère, entre autres, mais elle a fait dévier la discussion en accusation contre moi et contre Livie. Elle me devenait insupportable. Tu sais que je veux une vie exemplaire pour les matrones romaines. Julie était beaucoup trop loin de mes exigences. J'ai pris la décision de l'exiler avec sa mère qui me semble n'avoir rien fait de son côté pour la corriger. J'ai voulu être moi-même un exemple de haute tenue morale devant le peuple, comme devant le Sénat. Et pourtant aujourd'hui je souffre. Julie! Ma fille! Cette petite qui m'est née quand j'avais vingt-quatre ans... Si belle, si joyeuse, en pleine santé! Je la revois traîner à quatre pattes, apprendre à marcher... Sans cesse dans mes bras, affectueuse, riant à toutes les occasions dans nos jeux puérils. Sa mère et moi avions veillé de près à son éducation quoique j'aie

souvent été absent à cause de mes campagnes militaires. Chaque fois que nous nous retrouvions, ce n'était que folles gaietés, histoires que nous nous racontions. Elle me faisait des cadeaux enfantins, des dessins étranges ou savants. Elle allait jusqu'à m'apprendre les prières ! Chaque fois que je me remémore ces moments, mes larmes coulent. Et voilà qu'aujourd'hui je n'ai pu que sévir ! Mon poète, je suis malheureux au-delà de ce que tu peux imaginer. Ma fille doit me haïr... Que devais-je faire ? Ta poésie pourra me guider, peut-être ?

— César, crois-moi, tu te dois de pardonner... Julie, ta seule fille...

— Il n'en est pas question. Si elle retournait à Rome elle ferait de moi et de Livie, encore elle, des gorges chaudes. Ma décision est sans appel. Si on me critique, tant pis. En son temps, Torquatus a fait exécuter son fils qui avait désobéi aux ordres. Je ne fais pas exécuter ma fille. L'exil suffit et c'est d'ailleurs mon affection à son égard qui sauve sa tête ! Tromper Tibère ostensiblement est à mes yeux une manière de mépriser ma politique. C'est inadmissible. Elle m'a ridiculisé. Comprends-tu, cher poète ?

— Avec toi, César, elle s'est crue libre...

Octave se leva et se mit à marcher autour de son péristyle. Il penchait la tête et donnait l'allure d'un homme tourmenté par l'hésitation. Il revint vers Ovide et le regarda comme décidé à bien mettre les choses au point.

— Libre? Une femme n'est pas libre! Elle a trahi ses obligations de matrone et d'obéissance à son père. Elle est allée au-delà du tolérable. J'en ai assez de ces procès qui dégénèrent dans les familles en batailles interminables. Les tribunaux me renvoient des cas pour lesquels je devrais trancher. Je suis fatigué. Je voudrais trouver un peu de repos, finir ma vie dans le calme, non dans les courbatures. Je l'ai dit dans une lettre au Sénat. Et voilà-t-il pas que ma fille se taille une réputation qui me démoralise, qui gâche mes journées! Déjà j'ai beaucoup pardonné. Je n'en puis plus. Avec mon ami Agrippa, aujourd'hui décédé, elle a eu quatre enfants. Alors que lui faut-il, dieux immortels, pour encore cavalier, se saouler de plaisirs? Elle passe pour une gourgandine! Non et non! Et quelle image de mère devant ses enfants! Mesures-tu cela?

— Il est certain, César Auguste, que je ne suis pas à ta place et que je n'ai pas à tenir compte de l'image universelle que tu as toi dans tout l'Empire. Moi-même suis père, j'en sais la responsabilité, mais...

— Bon! Pas de « mais », mon cher poète. Nous n'allons pas discuter indéfiniment des devoirs paternels et filiaux. Je te connais doux et tendre. Chacun de nous a son tempérament et sa manière de voir une éducation, une orientation de vie. Moi je ne puis supporter que dans ma famille règne le désordre. Le désordre! tu entends? La fille de César ne doit pas être soupçonnée. C'est dit. Tout à

l'heure je vais réunir mes conseillers pour travailler. Nous dînerons ensemble toi et moi avec Livie. Demain tu me feras ces lectures que j'attends avec impatience.

Cet entretien inquiéta fort Ovide. Il avait apporté plein de feuillets, surtout comportant le premier livre de son *Art d'aimer*. Pour celui-là, il n'aurait pas trop de difficultés à choisir des passages qui plairaient à César. Dans le cas du *Livre deuxième*, la chose serait plus délicate, car par endroits l'infidélité tient une bonne place. Le troisième livre était à peine commencé. Il n'en avait rien apporté à Nole.

Octave était un lève-tôt. Pendant que son barbier le parfumait, il fit appeler son poète qui vint avec ses liasses du premier livre.

— Allons, mon cher Ovide, charme-moi ! Que ma matinée soit aussi ensoleillée que la Campanie. Envoûte-moi par ton style élégiaque... Parfois tes vers sont quelque peu tortueux, mais je les aime. Si certains m'échappent, tu les reliras en une déclamation plus lente. Veux-tu ?

En toge, debout, Ovide commença par les occasions favorables aux aventures amoureuses, la manière de reconnaître l'objet du désir dans les rues de Rome, les promenades, les édifices publics, au Forum, aux théâtres, au cirque, dans une foule qui suit un triomphe, sinon à table chez des amis complices. C'est là que « Le vin y prépare les cœurs... alors naît la joie... disparaissent la douleur, le sou-

ci, les rides de notre front... les âmes s'ouvrent en une franchise bien rare à notre époque... »

— Comme tu as raison! s'écria Octave. Jadis j'ai connu de ces moments qu'on n'oublie pas! N'est-ce pas, ma si chère Livia-Drusilla? Te souviens-tu de notre si grand instant de grâce chez ton premier mari?

Car Livie s'était glissée dans cet entretien avec une moue boudeuse.

— Tu ne sembles guère enthousiaste à écouter si beaux vers, dis-moi...

— Beaux vers, sans conteste, répliqua Livie. Pour le contenu...

— Allons, mon poète continue. J'écoute.

Ovide reprit, citant force conquêtes extraites de la mythologie, tous les transports inspirés par la passion sans en exclure les tragédies. Il exaltait la littérature amoureuse, l'élégance, les compliments, les promesses, les larmes, une tenue parfaite, que le séducteur ait une connaissance avertie des désirs féminins, des refus provocateurs, des déclarations souvent répétées, des billets doux dans un style enflammé...

Octave sourit et applaudit.

— Eh bien, dit-il, ce soir à la fraîche, tu me li-ras ton second livre, car ton premier me plaît. Tu viens de montrer comment l'homme doit séduire. Je suis curieux de savoir ce que tu dis des femmes.

— Je m'attends au pire! dit alors Livie.

— Allons, ma belle! ajouta Octave. Ces temps-ci, au milieu de mes tracas j'ai besoin de rire!

Dans le triclinium, vers les cinq heures, on se retrouva pour la *cena* qu'avaient préparée plusieurs cuisiniers napolitains. Octave en aimait les plats particulièrement épicés, ces porcelets rôtis à la broche, ces tourtes surprises remplies de farces des plus délicates souvent faites avec des oiseaux marinés dans des vins comme le Falerne qu'il faut couper d'eau à cause de leur épaisseur, ces vins dont Horace était grand connaisseur au point de persuader Octave dont les goûts étaient assez portés sur l'ordinaire, voire sur les bières rustiques dont l'amertume ne plaisait pas à des palais raffinés.

On commença par des olives, des samoussas farcis et du vin résiné dans la tradition grecque. On se raconta des histoires béotiennes dont la lourdeur plaisait tant aux Athéniens moqueurs toujours prêts à ridiculiser la sottise ou la maladresse. Ovide en connaissait de fort lestes qui déridèrent Livie laquelle faisait semblant de fuir ces plaisanteries graveleuses, mais en réclamait parfois ! D'abord étendu sur son lit, à l'étrusque, Octave riait si fort qu'il fut obligé de s'asseoir pour ne pas s'étouffer.

Arrivèrent ensuite les tourtes napolitaines garnies de cailles puis des aiguillettes de sarcelles sur feuilles de chou. Et comme la perfection de ces plats avait entraîné le silence, Octave intervint :

— Alors, mon poète, dis-moi les trouvailles de ton second livre.

Debout entre deux torchères, car la nuit s'étendait sur Nole, Ovide choisit tous ces passages où

l'amant se doit de plaire en toutes circonstances à l'objet aimé, à être agréable, persévérant, en admiration perpétuelle, à savoir autant de grec que de latin pour raconter des histoires comme on le fait pour calmer et endormir les enfants. Être surtout dévoué serviteur, bien entretenir la maison, faire les courses et, si l'on est deux, porter les paquets!

— Prends-en de la graine! dit Livie avec un regard évocateur en direction d'Octave qui ne put retenir un sourire.

— Tu as toute autorisation pour publier ton Art, cher poète! Allons, retourne à Rome dès demain et mets-toi au travail.

Ovide avait prudemment tu les passages où il excuse l'infidélité, mais il se sentit les coudées franches pour son *Livre III* et sa publication. Elle demanderait du temps, de nombreux copistes qu'il faudrait payer et surveiller à cause des nombreuses fautes, commander quantité de papiers de qualité venus d'Égypte. Une entreprise longue et coûteuse, mais qui lui apporterait un surcroît de célébrité.

Il se remit au travail pour achever enfin cette œuvre à laquelle il tenait. Il devait amender, composer, déplacer, refaire, corriger, y passer jours et nuits, car sa réputation exigeait la perfection. Or le distique élégiaque composé d'un hexamètre et d'un pentamètre n'était pas d'une écriture facile même si la grammaire latine autorise un ordre assez compliqué dans la rédaction. Il faut être passé maître dans le rythme et la scansion d'un second vers dont la forme est stricte. Depuis longtemps et

bien d'autres poèmes, Ovide avait choisi ce style très à la mode héritée des poètes grecs appelés « bucoliques » ou encore « élégiaques ». L'alexandrin Callimaque avait excellé dans ce genre et inspiré les contemporains de Cicéron et César.

Autant ses deux premiers livres de *L'Art d'aimer* étaient axés sur la séduction des femmes par les hommes, autant ce livre III donnait aux femmes les recettes pour séduire à leur tour. Il y peindrait d'abord les redoutables séductrices de la mythologie : Elissa qui cherche à détourner Enée de son voyage en Italie, Vénus qui trahit Vulcain pour les bras de Mars. « Jadis à Rome régnait la simplicité rustique. Aujourd'hui la splendeur de l'or ! » La femme doit donc les meilleurs soins à son visage, des vêtements de grand prix, la coiffure irrésistible que lui conseillera son miroir. La couleur des robes ? Elle devra choisir les reflets de la mer, un azur sans nuages, le plus pur safran... Aisselles et jambes parfaitement épilées, parfumées, de la cendre fine sur les paupières pour les rendre assassines. Aucune défectuosité physique ne doit paraître grâce aux fonds de teint, par la tenue en public, la démarche, le sourire léger et apparemment pudique, la voix douce, le geste harmonieux. La femme doit même apprendre à pleurer, avoir un défaut d'articulation pour charmer des oreilles attentives. Il faut aussi un déhanchement étudié, faire flotter la robe parmi les vents indiscrets. Ah ! et puis surtout savoir toucher de la cithare, chanter les odes amoureuses de l'antique Sappho, réciter

Properce et Tibulle. La jolie femme devra savoir exécuter les meilleurs pas de danse. Elle trouvera l'amant par des promenades sous les portiques, car la foule est utile à une jeune beauté. À des funérailles ? Cheveux défaits et larmes savantes font qu'on trouve souvent un nouvel ami ! Douceur et tendresse du regard. Ne pas faire croire qu'on attend un cadeau, mais en accepter avec grâce et reconnaissance, toujours avec discrétion, laisser croire aux amants qu'ils sont aimés afin de se sentir plus libre. Mais cette liberté ne permet pas que dans les festins une femme s'enivre. Elle ferait fuir les amants !

Le poète acheva ce troisième livre par ce qu'on peut appeler « le passage à l'acte » bien qu'il y dise rougir de ces derniers enseignements. Mais le livre conclut par « Ovide a été notre maître ! »

Dès les premières publications, cet *Art d'aimer* emporta un succès fulgurant. On le lut dans tous les cercles, dans toutes les parties fines, dans les festins. On se pressa aux récitations publiques, on applaudit. Les hommes se donnèrent plus de courage, les femmes dévalisèrent les magasins de vêtements à la dernière mode et les infidélités commencèrent à courir jusque dans « les bonnes maisons ». Dans les rues, toutes les conversations abandonnèrent la politique et les affaires pour encenser ce poète qui avait osé dire ce que tout le monde pensait. Inévitablement, les discussions en arrivèrent à choisir comme sujet la relation Octave-Livie. On se mit à rire du vieux couple

dont les intentions affichées couraient sur la restauration de l'antique pudeur. Et, comme de bien entendu, ces bruits arrivèrent au Palatin. Octave Auguste avait malgré tout un certain sens de l'humour. Il invita Ovide et lui fit réciter ce livre III qui le charma dans un premier temps et n'en distingua pas tout de suite les conséquences éventuelles dans la société.

Livie eut une première réaction mitigée pour ne pas créer d'emblée chez Octave un geste de rejet. Elle savait l'admiration qu'il manifestait à « son poète ». Elle se promit d'avoir avec lui des échanges plus approfondis à propos de passages qui frisaient, selon elle, la provocation. En effet, elle n'était pas encore trop regardante sur les habitudes de cet époux auquel elle acceptait parfois d'offrir « de la chair fraîche ». On savait qu'elle-même faisait chercher des « nymphettes » pour son pédophile de mari ! Des bruits couraient à Rome sur cet empereur secrètement vicieux. Mais en parlant du texte d'Ovide dans son propre cercle de matrones austères, quelques-unes furent très offusquées et demandèrent à l'impératrice de veiller à une morale élémentaire. Que les hommes s'amuse avec des filles faciles ici ou là, on pouvait passer. Les hommes sont les hommes. Mais quand il s'agit d'une libération presque totale de toute femme, mariée ou non, le scandale pouvait prendre des proportions incontrôlables. Entre elles, ces vieilles prudes riaient aussi, mais que tout Rome et l'Italie fissent des gorges chaudes sur le couple impérial,

cela méritait la réprobation au plus haut sommet de l'État, et pour cause ! Livie jouait la morale et tenait à ce jeu. Avec son *Livre III*, Ovide brouillait les apparences. Certes, il n'était pas question d'interdire cet *Art d'aimer*, mais il allait falloir en mesurer la vraie portée.

Dans son *Art*, Ovide ne faisait jamais ni appel ni allusion aux dieux sinon à Eros-Cupidon, dieu volage s'il en est, dieu de la liberté, de l'infidélité. Les dieux officiels de la tradition romaine étaient absents.

Pendant toute sa tendre enfance à Sulmone, Ovide avait été élevé dans les vieilles coutumes religieuses de Latins animistes et superstitieux. Sa famille sacrifiait aux dieux officiels et publics, aux Lares familiaux, aux dieux de la campagne, des arbres, des récoltes. Il ne connaissait pas encore cette foule de dieux étrangers nouvellement rapportés du monde entier par les soldats et les voyageurs de commerce. La première divinité importée avait été la Bonne Déesse, Bona Dea, que les matrones honoraient au début de décembre. Son culte était secret et interdit aux hommes. De là les divers discours tenus sur ce qui se passait dans ces assemblées obscures. On disait y prier cette divinité censée donner la fécondité, voire une longue durée de vie, ce qui avivait l'espoir de mourir à un âge respectable. Et puis on avait aussi introduit les dieux du monde grec qui correspondaient parfois à ceux des traditions anciennes. Octave Auguste

en personne s'était assimilé à Phébus-Apollon auquel il venait de faire construire un temple à côté de chez lui sur le Palatin. Ce culte était une première manière de diviniser l'empereur vivant.

Venu à Rome avec son frère pour y faire des études approfondies, Ovide avait rencontré une foule de dieux nouveaux. À chacun sa fête, et les Romains leur consacraient chaque mois maintes cérémonies. Dans son adolescence, parmi des copains aimant plus le chahut que le travail, Ovide avait commencé à ne plus observer ce fatras de rites dont les jeunes ne comprenaient pas grand-chose. Cicéron avait dit que deux haruspices ne pouvaient se regarder sans éclater de rire! Belle raison nouvelle de devenir mécréant! Ovide en composa des *Métamorphoses* où l'action des puissances divines passait, apparemment, pour sérieuse, mais douteuse en sous-entendu. Il était même allé jusqu'à louer la sagesse de Pythagore pour qui les dieux n'ont aucune influence sur la destinée humaine, où les sacrifices sanglants sont considérés comme barbares et dangereux, comme la consommation d'animaux. Ce pythagorisme affiché était un pavé dans la mare des traditions romaines. Il voulait peindre une nouvelle hygiène de vie. Or tout ce qui bouleversait les conceptions ancestrales de façon trop voyante donnait flanc à des critiques sévères.

Ces désordres dans les fondements des rituels sociaux et religieux donnaient à Octave, mais surtout à Livie, des inquiétudes pour l'assiette de leur

pouvoir. Il fallait donc en revenir une bonne fois à ce que les ancêtres avaient fondé : une morale stricte sans la moindre bavure.

Ces nouvelles sociétés secrètes autour de divinités étrangères ou de philosophies suspectes provoquèrent des discussions orageuses au Palatin. Et puis cet *Art d'aimer* rajoutait de l'huile dans les lampes et les torchères. Livie commença à s'en prendre plus souvent à Octave qu'elle considéra comme beaucoup trop tolérant. Outre cela, elle avait appris qu'Ovide fréquentait de près une prêtresse d'Isis, ce qui conduisit à penser qu'il avait de la sympathie pour ce culte. Or les cultes étrangers allaient de pair avec une négation des valeurs religieuses traditionnelles. Ovide en devint suspect. Et puis, il avait une relation d'amitié avec un certain Vitellius entre autres gardiens du temple d'Isis, seuls autorisés à y pénétrer.

En effet, les cultes orientaux étaient presque tous réservés à tel ou tel sexe et dans ces cas il était interdit à l'autre sexe et de le pratiquer et de pénétrer dans les temples du dieu ou de la déesse. Cette coutume remontait loin dans l'histoire, et même la préhistoire, où les sexes étaient égaux civilement et religieusement. La femme y tenait un rôle capital. Dans la Troie de la guerre célébrée par Homère, Priam règne sur cinquante fils, mais c'est Hécube, la reine, qui règne sur cinquante filles et aucun acte ne s'y accomplit sans son avis. Ovide se souvenait du royaume des Amazones et de leur reine Penthésilée dont les sujettes pratiquaient la

polyandrie. Les vieilles traditions romaines s'en séparaient : la femme y était descendante de ces antiques Sabines enlevées par les troupes de Romulus et donc soumises au ravisseur. Mais Rome n'était plus la Rome de Romulus. L'arrivée du luxe, du confort, de l'éducation, de l'urbanisme, de l'eau courante, avait transformé l'état d'esprit des hommes, des femmes, d'une jeunesse qui rejetait les contraintes de la vieille société. Mais Livie appartenait à cette société dont elle avait reçu l'esprit de soumission. Elle aussi enlevée par Octave à son premier mari, Claudius Nero, elle avait obtempéré. Si des femmes se rebellaient et exigeaient un autre comportement des hommes, elles n'étaient pas dignes de considération. Ovide disait avoir écrit pour elles, mais Livie n'en était pas vraiment persuadée. Des chapelles pythagoriciennes s'ouvraient ici ou là. On y transmettait l'idée de la métempsychose que les êtres et les choses se réduisaient à des nombres et ces philosophies très teintées de religion créaient des troubles dans le public. Ovide en éprouvait des sympathies ouvertes et même en louait les valeurs dans son dernier livre des *Métamorphoses*, critiquant l'atrocité des sacrifices sanglants.

L'année suivante, Octave avait invité Ovide au Palatin.

— Vois-tu, dans ton *Art d'aimer*, grande œuvre qui se veut pour tout public, je me suis aperçu, si ma mémoire est bonne, que les dieux n'ont pas une présence prépondérante, sinon suffisante. Tu

sais combien je tiens à la piété de tous mes contemporains, laquelle semble disparaître. Dans nos grands sacrifices officiels, il n'y a plus les foules du temps passé! Or pour espérer vivre un amour selon la tradition, on doit faire appel à l'intervention des dieux. Dans ton *Art d'aimer*, il n'y a rien de tout cela, et par conséquent l'absence de morale. Tu sais aussi que dans notre civilisation tout mariage est organisé en vue de procréer, non pas de s'amuser sans cette dernière intention. Dans le mariage romain, il y a forcément absence de choix personnel pour les mariés, mais un accord entre des familles pour protéger leurs intérêts! Toi, tu parles de l'amour en liberté, mais je ne saurais tolérer ce genre de conception. Je suis garant d'une société solide reposant sur des traditions, des bases constructives, cela afin de conserver des acquis anciens et d'en maintenir les références. Or ton œuvre ne va pas dans ce sens, voire m'inquiète. Livie partage cet avis...

— Certes, César. Mais l'amour dont je parle est ce sentiment purement humain dans lequel l'adresse aux dieux n'a guère de place, sinon aucune!

— Pourtant je crois savoir, comme toi, que les fiançailles et mariages se passent toujours sous la condition d'heureux auspices, comme on dit, donc seulement si des prêtres donnent leur accord aux familles contractantes après interrogation des dieux! Or ton livre, jamais, ne fait allusion à ce genre de pratiques anciennes qui ont forgé notre société. Tu sais aussi combien je veux corriger ce

laisser-aller devenu courant ! De plus en plus de couples divorcent, on se remarie à tout va...

— Il est vrai, César Auguste, mais mon livre ne concerne ni la bonne société ni les grandes familles qui ont créé l'Empire, constitué des lois, renforcé des habitudes. Je compose pour l'homme et la femme de la rue, le petit romain moyen peu argenté qui court la bonne aventure et ne se soucie guère de la fidélité. Je n'aurais jamais composé un tel livre si j'avais dû y inclure le respect, l'obéissance de la femme à un mari tout à fait conforme à la loi. Je n'ai voulu traiter que la question de l'amour pour lui-même sans considération morale ou politique.

— Eh oui, justement ! Et c'est cela qui m'agace. Regarde l'œuvre de Tite-Live, celle du grand Virgile. Ces historiens et poètes ont voulu, avec mon assentiment, traiter des questions qui concourent à la seule grandeur de Rome ! Or ton *Art d'aimer* ne nous offre que séductions, moyens de détourner l'objet du seul désir à notre profit, chercher des occasions de jeux amoureux sans conséquence. Et dans ton troisième livre, la femme y semble un peu trop facile à mon gré. Les nombreuses copies qui circulent, les récitations publiques dans les basiliques ou sur les places, provoquent des sentiments de liberté et de rires alors que tu aurais dû penser aux résultats d'une telle désinvolture dans les relations entre hommes et femmes. D'autant, comme je te l'ai dit tout à l'heure, que beaucoup

de femmes se promettent de suivre ce que je puis appeler tes conseils!

— Je reconnais, César, la justesse de ton propos. Cependant, tout le monde sait que ton mariage avec Livia-Drusilla a suivi ton divorce d'avec Scribonia! N'était-ce pas plus par amour que par convention entre des familles?

— Ovide, ta remarque m'irrite! Tu viens ici te mêler de mes affaires personnelles. Je ne puis l'accepter! J'apprécie ta poésie, ton style, la plupart de tes trouvailles littéraires, mais là tu dépasses des limites supportables pour mon pouvoir souverain. En outre, mon comportement de jadis ne te regarde pas. De ce fait, je décide de faire enlever ton œuvre de ma propre bibliothèque à compter de ce jour. J'ai dit.

— Mais César Auguste, je te prie de m'excuser et de bien vouloir...

— Je te répète : J'ai dit. Tu peux disposer.

Octave se leva de sa chaise curule, appela deux prétoriens qui vinrent signifier au poète de repartir pour Rome.

Ovide, atterré par cette vindicte soudaine de l'empereur, rentra chez lui. Son épouse Fabia lui adressa de violents reproches. Elle avait entendu parler des colères d'Octave et entrevit une catastrophe.

— Tu n'avais rien à relever du passé de l'empereur, imbécile! Regarde maintenant dans quelle situation tu nous mets, les tiens et les miens! Sans compter que tu n'as pas mesuré des conséquences sur ta personne et sur la mienne. Octave a envoyé

à la mort pour moins que ça ! Dieux Immortels, je tremble... Quels sacrifices ne faudra-t-il pas faire pour tenter d'apaiser son courroux !

— Mais, ma très chère, ce que je lui ai dit tout le monde sait ! Je ne l'ai accusé de rien ! Sa prétention de moraliser les mœurs...

— Peut-être, mais peu importe : le résultat est là ! Nous voilà bien ! Un bon conseil : va voir d'urgence Fabius Maximus très bien placé auprès d'Octave. Il intercédéra pour toi, du moins je l'espère...

Fabius Maximus écouta Ovide avec toute l'attention que l'on porte aux problèmes d'un ami de famille et de cœur. Cependant, il se montra très réticent devant une intervention de sa part au Palatin. Il calma Ovide qui lui montrait sa profonde inquiétude.

— C'est une affaire secondaire, lui dit-il. Le contenu de ton *Art* ne va pas jusqu'à s'en prendre à la politique générale, à la gestion de l'Empire, aux affaires militaires, aux problèmes de l'alimentation de Rome. Tu n'as fait aucune allusion aux complications de sa famille, ou à Livie. Et pourtant c'est là que le bât blesse. Tu sais qu'elle se mêle de tout et je me demande si ce n'est pas elle qui se trouve derrière les chicaneries qu'il t'a faites à propos de ton *Livre III* sur le comportement des femmes ! Elle joue la matrone puritaine et moralisante. Pour elle tu es allé trop loin...

— Bon, mais ce n'est pas elle qui aurait décidé d'enlever mon livre de la bibliothèque du Palatin !

— Pas directement, certes, mais sur l'oreiller, comme aurait dit Horace, elle a bien pu influencer le jugement d'Octave, et lui ne cherche jamais autre chose que de lui plaire! Ton *Art* est interdit au Palatin, oui, mais le reste de ton œuvre y a toujours sa place. Raison pour laquelle je risque d'énervier encore plus l'empereur si je viens te défendre, présenter tes excuses au sujet de ta remarque qui l'a brusquement fâché! Et songe que ta relation connue avec une prêtresse d'Isis a pu déplaire...

— D'accord, mais c'est quand même ma liberté! Relation, relation...

— Bien sûr, mais une telle relation ne plaide pas en ta faveur! Toutes ces religions étrangères sont assez mal vues en haut lieu. On en parle aussi, et cela n'est pas bien. Tu sais que Livie fréquente parfois le temple de cette déesse, mais Livie, c'est Livie! Elle a donc tous les droits, toi non!

— Il est vrai que, par hasard, j'ai vu...

— Oui, mais ce que tu as vu tu aurais dû le garder pour toi. Or tu en as parlé à des amis qui se sont fait le plaisir d'en parler à leur tour à droite et à gauche pour en rire et dire que Livie, partout appelée « la vieille », avait des comportements pour le moins inattendus! Et, comme les langues vont vite, la nouvelle est arrivée au Palatin. Donc Livie est sûrement derrière cette interdiction... Reste très discret, crois-moi!

L'Art d'aimer continuait de se répandre à travers toute l'Italie.



II

LE CIEL ÉTAIT D'UN GRIS DE PLOMB. Le navire n'avancait plus à la voile. Pour approcher la côte d'un abord difficile, le capitaine avait dû recourir aux rameurs afin de mieux guider le mouvement. Il y avait des creux, comme toujours sur cette mer dont la teinte tire sur le noir profond. Il arrivait lentement, pas mal secoué. Passant devant la demeure d'Ovide, vraie bicoque où il vivait parmi des caisses, quelqu'un du village lui avait crié en gète : « Eh, oh, le romain, un bateau va bientôt accoster. Tu vas peut-être avoir des nouvelles de ta femme et de tes copains. Tu en attends tous les jours. Cette fois, tu vas voir, ça va être la bonne. Depuis le temps! J'y cours pour aider à tirer à sec puisque la marée est au plus haut. Faut en profiter. Allez, dépêche-toi! Si tu veux, je t'accompagne... »

Le Gète avait dit : « Depuis le temps... ». Ovide s'était traîné. Il n'avait accumulé que des cheveux poivre et sel, la maigreur avec cette nourriture abominable que, dans les débuts, il avait souvent

vomie. Il était un exilé. Non pas sur une île déserte. Autour de lui il y avait du monde dont, par force, il avait appris la langue, une langue de barbares, comme disent les Grecs dont certains vivent par ici pour du commerce de peaux et de poisson séché. Ils sont presque tous originaires de Milet. Présents, des légionnaires parlent latin, mais ils ont reçu l'ordre ni de lui adresser la parole ni de l'écouter poser une simple question.

Des Grecs? Il y en a partout dans ce triste pays. Ils repèrent. Ils bavardent. Ces coreligionnaires de Gorgias ou d'Antiphon n'ont en tête que le fric et les affaires. Un Grec roule trois Romains. Aucun respect pour les dieux sinon Hermès auquel ils adressent des prières intéressées. Et pour cause, puisqu'il est le dieu des filous, des voyous, des banquiers véreux! Mais comme Ovide savait du grec, parfois il partageait des moments avec eux. Autant dire que le niveau des conversations rasait le sol.

Il avait fait de gros efforts pour marcher plus vite. Son cœur fatigué par la solitude et l'ennui tenait le rythme tant bien que mal. Il se réfugiait dans l'espoir de recevoir des nouvelles de Rome, du courrier, des informations sur la santé des uns et des autres, les naissances, les décès, les soutiens qu'il espérait des plus haut placés afin que cet exil en finisse une bonne fois, qu'il soit enfin relaxé ou transféré ailleurs...

Sur cette plage il était difficile de faire accoster un bateau dans de bonnes conditions. La garni-

son romaine de Tomis avait bien installé un gros ponton en bois, mais qui remuait trop par temps agités et les bateaux ne le touchaient que par mer très calme. D'ailleurs ce lieu choisi pour le « relégué » n'était pas un port, mais une petite bourgade ceinturée de hautes palissades, perdue à quelques mille pas de la mer. Des Gaulois auraient dit « au diable Vauvert ».

La coque n'avait pas encore touché le sable mêlé de cailloux. Le vieux poète entendait les craquements des lisses et de tout le gréement. La voile avait été affalée. Les rameurs forçaient de leurs rames sur une eau qui leur échappait souvent à cause des vagues dont les creux mesuraient presque six pieds. On entendait des cris de commandement, des jurons, des protestations. On courait sur les ponts.

Dans un raclement puissant, la coque glissa sur la plage. Depuis le gaillard d'avant, deux hommes musclés jetèrent une ancre au plus loin qu'ils purent. Du haut d'un bordé, d'autres déroulèrent une échelle de corde au bas de laquelle Ovide se dirigea. Il y avait foule de curieux ou de commerçants qui attendaient telle ou telle livraison de colis. Ovide apprit alors que le bateau transportait des produits venant d'Italie après transbordement à Byzance. Le premier matelot descendu parlait latin et au milieu du remue-ménage assura le poète qu'il y avait des paquets pour lui. Son cœur se remit à battre la chamade. Qu'allait-il recevoir, apprendre ? À la fois il espérait et redoutait une

lettre de Fabia, sa si tendre épouse, si loin de lui, si attentionnée. Elle avait peut-être obtenu une intervention en sa faveur ou persuadé un ami influent auprès d'Octave pour le faire soit revenir, soit changer le lieu de son exil pour une région plus proche de l'Italie. Certes, il avait laissé plein d'amis surpris par sa condamnation, en particulier Tuticanus, son ami d'enfance, car les autres l'assuraient encore de leur amitié fidèle, mais restaient prudents. Les colères d'Octave et surtout de Livie étaient légendaires ! Déjà vieux, ils avaient peur de tout et se claquemuraient au Palatin.

Un de ses voisins d'ici lui proposa de l'aider à porter ses paquets et courriers. Un grec né dans ce triste patelin. Il s'appelait Kallias, beau nom s'il en fut, plus beau que ce pauvre gars boiteux depuis sa naissance, mais d'une gentillesse chaque jour un peu plus émouvante, et comme Ovide faiblissait avec l'âge, ce handicapé avait pitié de lui, venait souvent le voir, aimait la poésie, connaissait Homère sur le bout des doigts et en récitait parfois de manière touchante avec un accent ionien très appuyé. Ses parents étaient originaires de Milet. Malgré son pied bot, il était solide, faisait du ménage au besoin, savait cuisiner le poisson comme pas un, des gibiers faisandés. Avec la faim, tout devenait supportable.

On arriva. Avec ses outils, Kallias aida à ouvrir une caisse où Ovide découvrit d'abord sur le dessus, surprise fort inattendue, deux portraits

en feuilles de laiton travaillées en ronde-bosse : Octave et Livie! les auteurs de sa condamnation. Kallias remarqua la pâleur soudaine du poète. Il faisait des efforts pour contenir sa rage. Il devrait donc en permanence devant ses yeux avoir ces salopards. Ils l'avaient envoyé à l'autre bout de l'univers, et sans lui dire clairement le pourquoi! On le lui avait laissé entendre. De ce fait il n'avait pas osé demander la moindre précision de peur d'irriter ses « juges » du Palatin.

À travers toute l'Italie, on assimilait Octave et Livie à des dieux qu'il faut prier, comme si le nombre des autres ne suffisait pas avec leurs centaines de fêtes! Lui avait-on envoyé ces figures pour qu'il les posât à côté de ses Lares? C'en était trop. Pourtant l'expéditeur devait avoir des arrière-pensées, mais lesquelles? Il verrait plus tard et, comme on dit, « à tête reposée »... Peut-être une façon de le calmer, de lui faire comprendre que ces deux énergumènes n'étaient pas si méchants qu'il les avait estimés? Avec Octave et sa Livie, on pouvait s'attendre même à une plaisanterie de mauvais goût! Des gens orgueilleux et méprisants, imbus de leur pouvoir, aimant torturer. Ou bien alors était-ce une manière de lui redonner de l'espoir?

Kallias et Ovide continuèrent de déballer. Il y avait du courrier en bon nombre de rouleaux. Les yeux troublés, le poète ne reconnaissait pas les sceaux des divers expéditeurs. Il chercha celui de

Fabia, mais Kallias ne savait lire quoique ce fût, du latin ou du grec, sinon des signes particuliers à chacun. On décacheta au hasard. Le premier venait d'un Aurelius Cotta. Il racontait plus de blablabla que des nouvelles sérieuses sur l'état des affaires. Ovide avait beau s'être plaint à lui de ne rien faire en sa faveur, mais il n'y avait rien de nouveau à Rome, selon lui, sauf qu'Auguste avait fermé les yeux sur un complot fomenté par un certain Cinna. Aucun souvenir précis. Il racontait les frasques d'untel, le goût des choux dans telle potée.

Il lui fallut arriver enfin à un avant-dernier rouleau pour y reconnaître le sceau de Fabia, son épouse. Elle y narrait ses rencontres avec des matrones diverses, qu'on parlait de lui par moments, qu'elle avait rendu visite une fois à Livie, mais n'avait pas osé lui parler de l'« exilé », tout cela par prudence ou peur de la fâcher.

Ainsi Fabia semblait comme l'oublier et elle se plaignait en outre d'être objet de distance à cause de lui ! Toutes les lettres où il lui protestait de sa fidélité n'avaient eu aucun effet marquant. Elle lui disait s'occuper régulièrement de leurs affaires, de leur fortune, comme si cela pouvait le consoler dans ce pays abominable depuis il ne savait plus quand.

Ovide avait dû rejoindre ce pays de Tomis, sur les bords de la mer Noire, le Pont-Euxin. Pays horrible, froid, dangereux, entouré de populations à cent milles de la civilisation, de guerriers vio-

lents. Ils ne savaient que la chasse, la pêche, habillés de peaux de loups, noyés sous d'énormes barbes rousses. Ah! s'ils avaient au moins connu l'Italie, les maisons vastes, la beauté des intérieurs ornés de peintures, les mosaïques, l'élégance des femmes, les parfums, les réunions intimes et les festins où les cratères sont remplis de vins fameux, les jardins entretenus parmi des péristyles propres aux repos fructueux qui conduisent à composer des poèmes récités les après-midi dans les basiliques! Les dîners à neuf personnes autour d'un *triclinium*...

C'était surtout ce sentiment d'abandon dont il se sentait l'objet de la part de tous autant les plus proches que les amis. Si, bien sûr, les uns et les autres lui écrivaient, comme pour se donner bonne conscience, mais ces uns et ces autres, sa femme, ses amis, se disaient fidèles, bien sûr. Cependant ils devaient tous se méfier d'une censure secrète du Palatin. Il n'avait pas remarqué que les sceaux des lettres reçues avaient pu être violés, plus ou moins trafiqués, copiés, car il y avait partout des espions, d'abominables délateurs.

Cet abandon lui donnait la sensation profonde d'une mort programmée. Il n'avait pas été condamné au sens exact du terme, mais l'abandon est comme celui d'un enfant livré à l'indifférence, ce péché mortel que l'on inflige à tout malheureux, à tout prisonnier de guerre devenu esclave. Un prisonnier passe, comme on dit « sous le joug »! Il est désormais classé dans la catégorie des animaux

bons pour les travaux des champs, des portefaix, de ces gens que l'on nourrit des restes des repas, que l'on attache à des chaînes, à qui l'on interdit de prier. Un adolescent peut le frapper, le couvrir de mépris ou de crachats. L'esclave est abandonné par les dieux, il n'a plus son *genius*, cet « ange gardien » censé le protéger depuis sa naissance. L'abandon c'est la solitude absolue au milieu d'une société qui vous achète et vous vend tel un meuble, mais un meuble vivant. On sera libre de le tuer comme on casse un coffre rongé de cirons. On en brûlera les planches ne serait-ce que pour le feu dans une cuisine. Ovide est cet esclave, chaque jour exposé à ces mauvais coups que porte un maître violent, un ennemi, le pire, celui de tous les instants, sournois, brutalisant le corps, l'esprit, l'espoir, l'envie de respirer.

Ici il ne connaissait que la misère, celle des autres et la sienne, la peur, la solitude qui ravage les plus endurcis. Cette épouse pouvait-elle se rendre le véritable compte de son état ? Ce qu'elle lui écrivait ne faisait qu'augmenter son malheur, sa haine contre l'empereur, cet homme d'abord admiré, aujourd'hui détesté, finalement un pauvre type que l'impératrice menait à grand galop pour le conduire on ne savait où !

Il avait laissé tomber au sol la lettre de sa femme.

— Qu'as-tu à être pâle et tremblant ? dit Kallias. De mauvaises nouvelles ?

— Eh non, justement. Des nouvelles ? Rien. Il n'y a rien dans cette lettre.

— Comment ça, il n'y a rien? C'est écrit tout plein sur ce papier, et puisque toi tu sais lire, tu ne peux pas me dire qu'il n'y a rien!

— Eh si, justement. Il n'y a rien. Que des mots. Du vent!

— Si vraiment c'est ta femme qui t'écrit, il y a sûrement quelque chose! Moi tu sais, je n'ai pas de femme. D'ailleurs aucune famille n'aurait accepté de me donner une de ses filles! Oh non! Et puis, tu vois comme je suis... Ma mère aurait pu m'exposer aux bêtes pour se débarrasser de ce bébé moche, au pied tordu. Elle m'a gardé parce que je suis un garçon. Une fille? J'étais bon comme pâture aux renards. Parce que les filles, on ne les garde pas sauf si le père le veut bien. Elles ne sont bonnes à rien, disent les gens d'ici, sauf pour coucher avec. Mais moi, quand je suis né, mon père a récité deux vers d'Homère, tu sais lorsque Thétis « aux pieds d'argent » console son fils en colère d'avoir perdu son ami Patrocle : « Mais ce que le destin a voulu, laissons-le s'accomplir malgré nous et au fond de notre cher cœur résignons-nous devant la nécessité. » Tu vois? C'est pour ça que tu auras pu me connaître! Oui, « laissons-le s'accomplir »... Tu entends ce verbe *éasomen* qui veut dire « laissons tomber »? Et puis cette « nécessité »... Que faire, mon ami, que faire devant la nécessité? *Anankè*, la nécessité, ce mot m'a toujours semblé terrible, surtout quand mon père le prononce!

— Non, mon bon Kallias, la nécessité n'existe pas.

— Comment ça, elle n'existe pas ? Et mon pied bot, qu'en fais-tu ?

— Ce n'est pas la nécessité ! C'est le simple hasard. Nous ne savons jamais pourquoi tel naît avec un bras en moins, une jambe tordue, pas d'oreilles...

— Alors c'est le destin voulu par les Parques ?

— Non, Kallias, le destin n'existe pas plus que la nécessité dont t'a parlé ton père. Si destin il y a, c'est nous qui le fabriquons ! Tu penses bien que les Parques, et si elles existent, ce ne sont pas elles qui ont décidé de ton pied bot ! Tout simplement la vie est un mystère. La mort aussi. Mon frère avait vingt ans quand il est mort. Nécessité ? Destin ? Seulement la maladie. La peste, le choléra, les fièvres, qui en décide ? La Nécessité ? Je ne vois pas en quoi il serait nécessaire que tant de gens en meurent par milliers... Attribuer cela à une volonté qui nous dépasse est pour moi ridicule. Si moi j'ai été relégué ici, c'est à cause de mon œuvre, ou de ma sottise à moi, pas à cause du destin, encore moins de la nécessité ! Les dieux n'y sont pour rien !

— Il est certain que dans ce cas tu as raison. Alors le mot d'Homère ne convient pas ? Pourtant c'est la déesse Thétis qui en parle à son Achille, et comme déesse elle doit savoir de quoi elle parle. Et puis surtout Homère. S'il fait parler ainsi Thétis, c'est qu'il doit avoir des preuves que cette déesse existe ?

— Pas du tout ! Il raconte une légende bien longtemps après que la guerre de Troie s'est pro-

duite par l'imbécillité des hommes, pour une affaire qui serait l'enlèvement d'une jolie femme. Si Œdipe épouse sa mère, ce n'est pas la Nécessité, c'est le hasard. Pouvait-il savoir que l'homme qu'il avait tué était son propre père? On attribue cette tragédie au destin, ça fait peur, on personnifie le hasard pour en faire quelque dieu. Si on disait ça à Pythagore, il en éclaterait de rire! Toutes les mythologies sont des fables bonnes à raconter aux enfants. Rien de plus. Nos ancêtres lointains ont cru que le vent, la mer, le soleil, la pluie, que tous ces phénomènes, que des savants ont analysés à Alexandrie, étaient des dieux... Réfléchis un peu, mon cher Kallias! Notre seul dieu? C'est l'imagination!

— Alors tu ne crois pas que des dieux nous écoutent?

— Non. Il y en a à Rome, mais pas ici, en tout cas!

— D'accord pour Rome, mais pourquoi pas ici?

— Depuis que j'ai essayé de les prier, ils ne m'ont pas entendu!

— Bon, mais ici on a des sorciers avec plein de pouvoirs. Et ils disent que ce sont les dieux qui nous guident. Remarque, je me demande si je ne vais pas être de ton avis... Je prie aussi quand il y a de la tempête, qu'il fait trop froid, mais ça ne change rien. Alors tu dis qu'il y en a à Rome?

— Oui, mais pas des dieux qu'on ne voit pas! Ce sont des gens comme toi et moi. Par exemple

l'empereur Octave Auguste, on l'appelle Divus, oui, Divus Augustus, c'est-à-dire semblable à un dieu. D'ailleurs tout ce qu'il décide est considéré comme une décision prise par un dieu. Et même sa femme Livie, on l'appelle Diva Augusta. J'en sais quelque chose puisque c'est elle qui a dû me faire condamner. Tu vois, mon ami Kallias, où j'en suis ! Les Romains sont tellement stupides qu'ils divinisent des hommes et des femmes. S'ils se mettent ainsi dans le pétrin, tant pis pour eux. Dans un de mes livres, j'avais fait parler Pythagore qui faisait semblant d'y croire. S'il y a des dieux, ils sont trop loin de nous pour s'en préoccuper ! Tes philosophes sont de cet avis. Après la mort, notre seul port d'arrivée est la poussière. Rien d'autre. Nous ne comprenons rien à rien. Notre seul devoir est de vivre le moins mal possible. Et puis, s'il y a des dieux quelque part, où sont-ils ? Selon Pythagore, ils n'ont aucun souci de la destinée humaine. Je partage cet avis. Si je veux faire comprendre à Octave que mon œuvre n'est en rien criminelle, que j'ai seulement commis ce que j'appelle une erreur, ce n'est pas à un dieu que je m'adresse. C'est à un homme qui vit, qui dort, qui mange, qui fait pipi et caca comme tout le monde, qui peut se tordre une cheville, se faire raser par un barbier, arracher une dent pourrie, avoir la fièvre tierce et le reste... Tiens, monte un jour sur l'Olympe. Regarde bien et si tu vois ton Zeus assis sur ses latrines, en train de pousser parce qu'il a mal au ventre, alors je croirai à ton Zeus. Mais il faudra que tu insistes et

me dises : Je l'ai vu, de mes yeux vu... Il avait la colique et des problèmes pour s'en débarrasser...

— C'est intéressant ce que tu me dis là. Il va falloir que je réfléchisse. Remarque, dans les poèmes d'Homère, on voit les dieux puisqu'ils viennent sur le terrain, se battent, s'engueulent, s'entourent de nuages comme le fait Athéna-Pallas. Zeus est du parti des Troyens, un autre est pour les Grecs, et sur l'Olympe il y a du tintouin entre eux. On s'y envoie des assiettes à travers la figure. Alors, que croire, moi, pauvre ?

— Mon bon Kallias, il ne faut pas croire, il faut seulement savoir ! Si ton Héphaïstos, mon Vulcain, est un dieu, je n'en crois rien. Quand il était adolescent, un jour qu'il avait manqué de respect à Héra, sa mère, elle lui a envoyé une telle paire de gifles qu'il en est tombé au bas de l'Olympe ! Il s'est cassé une jambe. Il est resté celui qu'on appelle l'Illustre Boiteux, comme toi ! Tu n'es pas illustre, mais assez intelligent pour comprendre !

— Oui. Bon. Mais toi comment as-tu fait pour savoir ? Tu as réfléchi ?

— Oui, j'ai beaucoup réfléchi. J'ai lu tous les sophistes et philosophes de ton pays. Par exemple des gens comme Zénon, Épicure. Tu connais Diogène ?

— Eh non ! Je ne sais pas lire...

— Eh oui, j'aurais dû y penser... Mais tu sais de l'Homère par cœur et à cette occasion tu peux aider ta réflexion. Tu trouveras que toutes ces histoires de dieux ne sont que des fables pour des

enfants ou pour des augures, des haruspices étrusques qui s'attribuent du pouvoir sur les peuples. Ils inventent la peur, on leur obéit! Seul un pharaon d'Égypte, Aménophis IV, a tenté de libérer le peuple de croyances absurdes. S'il y avait un dieu, pour lui, c'était le soleil qui crée la vie ou s'en débarrasse par son absence. Sans soleil, pas de vie sur terre. L'ombre fait crever les végétaux et les autres vivants qui s'en nourrissent. Sans soleil, rien ne pousse. Seulement voilà : les clergés des autres dieux ont considéré là une concurrence déloyale. Ils se sont débarrassés du pharaon et les prolétaires égyptiens en sont encore au même point...

Ayant longtemps regardé ce Romain de ses yeux gris, Kallias se mit à rire sous sa tignasse et dans sa barbe. Au milieu des autres paquets, Ovide trouva une cassette facile à ouvrir. Il y avait de l'argent : mille cinq cents sesterces. Par chance elle n'avait pas été pillée pendant ce long voyage... Et puis aussi une liasse de papier à écrire, cinq tablettes de cire, de l'encre noire. Ce devait être Fabia, ou un copain, qui lui envoyait tout ce nécessaire pour qu'il puisse encore correspondre avec elle et les autres. Si c'était bien elle, la réponse au malheur de son époux restait sans valeur sentimentale! Bah, après tout... il accuserait réception.

Il lut et relut toutes ces lettres, et même à voix haute pour entendre du latin, car il redoutait de perdre son vocabulaire! Avec le temps... Le grec de Kallias est en effet fort limité. Quant au bara-

gouin local... il en usait pour les nécessités du quotidien, pour parler avec les pêcheurs, avec des gens capables de réparer la maison si le vent emportait des tuiles.

Kallias ne comprenait rien à ces relectures et restait silencieux par respect.

— Bon, dit-il, tu as lu quelques lettres que tu laisses là sur la table. Mais il en reste une au fond de la caisse. Tu ne l'as pas ouverte. Tu l'as oubliée ? Tu ne veux pas la lire ?

— Ah oui, tu as raison.

C'était une lettre de Curtius Atticus. Elle était écrite en grec. Curtius avait été surnommé Atticus, car il était féru de littérature grecque et pratiquait bien la langue des Athéniens. Ovide lut à haute voix puisque Kallias pouvait comprendre.

Marcus Curtius Atticus à Ovide. Salut.

Depuis deux ans passés que tu es parti, avec ta femme et Tuticanus nous avons pensé chercher à savoir la vérité vraie sur la cause de ton bannissement. Tu sais mon amitié et mes liens d'hospitalité avec Tibère, fils de Livie, que César Octave a adopté après le décès de ses descendants directs. Or avec Tuticanus, nous sommes allés le rencontrer pour apprendre de lui, éventuellement, ce qu'il pouvait connaître de ton affaire et des sentiments du couple impérial à ton égard. Par son intermédiaire nous pouvions espérer parler directement à Octave sans la présence de Livie. Pas facile, mais nous devons tenter la chance.

Nous avons été poussés à prendre cette décision du fait qu'à Rome, et dans tous les cercles où les artistes tiennent la première place, les bruits les plus contradictoires ont commencé très vite à courir sur ta disparition. Tuticanus et moi nous sommes enquis auprès de Fabia pour savoir ce que tu étais devenu puisqu'on ne te voyait plus alors que ta présence était, et est toujours très recherchée, voire attendue. Elle nous a répété en larmes qu'un matin un préfet du Prétoire était arrivé à l'aube et t'avait commandé de plier bagage. Sur ordre de César Auguste tu devais rejoindre la ville de Tomis chez les Gètes et les Sarmates sur les bords du Pont-Euxin et cela du fait que tu avais écrit des œuvres condamnées par la morale. Tu y aurais donné aux femmes romaines des recettes diverses pour séduire sans souci de la bienséance. Que dans tes « Métamorphoses », tu aurais prêché en faveur de la secte des pythagoriciens contre laquelle César Auguste éprouve des sentiments les plus négatifs. Nous avons estimé cela très bizarre parce que tu n'étais pas le seul à écrire des œuvres de ce genre ni louer la pensée de Pythagore.

Pour en revenir à Tibère, il a accepté de nous recevoir, mais à nous entendre il a manifesté d'abord des réticences. Il n'avait aucun pouvoir décisionnel, privilège d'Octave Auguste, chef suprême de l'Empire :

– Mes chers amis, en particulier toi, Marcus Curtius, mon hôte, je ne vous cacherai pas que l'affaire d'Ovidius Naso est pour moi aussi très obscure. Il n'y aurait pas que le problème de ses œuvres poétiques.

Pour le reste, et s'il y a autre chose, je ne suis au courant de rien. J'en suis désolé, croyez-moi.

— *Bon, ai-je répondu à Tibère, mais tu es maintenant fils d'Octave et il ne t'est pas interdit soit de lui parler soit de lui poser des questions. Au nom de nos liens communs d'hospitalité, je te répète ma demande. Au besoin de proposer à César de nous recevoir, nous, pour tenter d'éclaircir cette affaire. Publius Ovidius est un excellent ami. Nous savons même que César Auguste avait apprécié son génie. On n'aime pas quelqu'un au point de le bannir !*

— *Certes, certes, a répondu Tibère. Cependant je dois vous faire savoir que sur les affaires de mœurs, César Auguste, bien que mon père désormais, est un homme très sourcilleux. Pas prudent, méfiant ! Vous savez contre combien de complots il a dû lutter, à la limite d'être assassiné au cours d'un sacrifice officiel. Et dans ces conditions je vais forcément hésiter à lui parler en faveur d'un banni, s'appelât-il Publius Ovidius, poète de son état. Il pourra me dire que je me mêle d'histoires dont je n'ai rien à savoir, qu'il serait obligé de tenir ma mère, Livia-Augusta, au courant de ma demande et qu'elle risque à son tour de s'y opposer radicalement, même pour des raisons personnelles.*

— *Personnelles ? ai-je dit à Tibère.*

— *Oui, car le bruit a couru aussi qu'elle lui en veut. Pour je ne sais quoi.*

Excuse-moi, ami Kallias, car la lettre est longue !

— *Mais non ! Tu ne me lasses pas. Ainsi je peux savoir un peu plus de ta personne et des motifs de tes si grands ennuis. Nous avons si peu parlé ensemble,*

de tout et de rien. Finalement, tu es un ami et malgré tout je ne te connais pas. Si ! Un peu et donc pas assez. Entre amis les secrets empêchent la véritable amitié. Tu sais ma présence et mon aide. Tu vas me répondre peut-être qu'un Grec, il faut s'en garder ! Non. Notre *philia* est solide. Le malheur de tous deux n'y est pas étranger... Toi pour celui dont tu souffres tant, moi pour le mépris que l'on m'inflige...

Alors, Ovide poursuivit la lecture de Curtius :

Et comme Tibère semblait vouloir se dérober, je lui ai demandé de ne plus tergiverser et de me dire enfin s'il acceptait ou non d'inviter César à nous écouter. Il n'a pas refusé net :

– Je ne te garantis rien. Comme tu es mon hôte, la seule chose que je te promets c'est de trouver un moment favorable. Rien d'autre ! Même moi, il ne m'est pas aisé de l'aborder tant il est occupé. Et puis avec l'âge il met en avant sa fatigue, ses insomnies, ses douleurs. Bref, on verra.

Tibère s'est levé et nous a laissés prendre congé. Mais après deux mois d'attente, nous avons reçu l'agrément de César Auguste. À peine étions-nous arrivés à l'heure dite qu'Octave arriva, lentement, appuyé sur sa canne. Moi qui l'avais aperçu de loin au Cirque, il y a quelque temps déjà, il m'est apparu très vieilli, les joues creuses. Soixante-treize ans, ça marque.

– Ah, vous voilà, mes jeunes amis. Je ne vous demande pas comment vous allez ! À votre âge, tout va bien. Asseyez-vous. Ah oui, Tibère m'a proposé de partir pour la Germanie pour exterminer ceux qui ont

massacré Varus et sa légion. Je lui ai accordé cette entrepriseparce qu'il faut en finir avec ces sauvages qui n'ont aucune morale, aucune religion, qui passent leur vie dans des forêts et se battent entre eux comme des chiffonniers. Il est donc en train de préparer ce grand départ. Livie en tremble un peu, mais moi j'ai confiance dans les qualités militaires de « notre » fils. Voilà, mes jeunes amis. Vous êtes au courant des dernières affaires. Merci de votre visite. Puisse Jupiter vous protéger avec le secours de Quirinus !

— *Mais César, nous sommes venus pour savoir ce que tu vas décider pour notre ami Ovide, ce poète que tu aimes tant. Il souffre loin de Rome et de ne plus te réciter ses vers...*

— *Une autre fois, mes jeunes amis, une autre fois.*

À mon tour, ami Ovide, de te dire : fais en sorte de te bien porter. »

— *Mon bon Kallias, conclut Ovide, il n'y a rien de plus dans cette lettre sauf mon désespoir qui va continuer de m'épuiser !*

— *Oui. C'est bien triste tout ça. Il n'y a pas d'autres lettres dans la caisse ?*

— *Non. J'ai tout lu. Hélas...*

Ne sachant quoi dire, Kallias s'en est allé. Il reviendrait le soir.

Le « relégué » trouvait des moyens de survivre quand revenait à sa mémoire la douce enfance vécue à Sulmone avec son grand frère. C'est là qu'ils étaient nés tous deux. Un gros village perdu dans le Samnium à cent vingt mille de Rome. Son

frère le précédait d'un an, lui aussi né en mars. Leurs parents souhaitaient les deux anniversaires ensemble : chacun avait son propre gâteau. Très vigilante, leur mère les avait élevés dans la religion, la politesse, la bonne tenue et le respect des ancêtres, le rang des chevaliers. Leur éducation avait été sévère comme jadis pour les jeunes de la vieille génération.

Quand son frère eut douze ans, lui Ovide onze, les parents avaient décidé de les envoyer à Rome pour de grandes études. Il s'agissait de fréquenter les professeurs de rhétorique. C'était la mode. Le frère travailla beaucoup cette discipline où il fut remarqué par les maîtres. Mais Ovide n'aimait que la musique, le chant, la poésie. La mère louait fort cette tendance à bien prononcer le latin, à faire déjà des premiers vers qui la charmaient. Mais le père s'inquiétait de ces goûts qu'il critiquait par peur de le voir n'arriver à rien dans la vie. Il lui répétait : « Pourquoi te lancer dans des études sans profit ? Même le vieil Homère n'a laissé aucune fortune. Alors, les Muses... Mon pauvre garçon ! Sombre avenir ! »

Un temps, il avait suivi l'idée de son père. Il avait abandonné les Muses pour ne se consacrer qu'à la prose, mais cette prose c'était des vers ! Son frère commençait à peine à s'exercer dans les tribunaux qu'on ne put fêter son vingt-et-unième anniversaire. Il mourut subitement sans que la famille en connût la vraie cause. Une grosse fièvre, avait-on dit. Ovide ressentit dès ce terrible événe-

ment la perte totale de la moitié de lui-même et à partir de ce jour, leur mère n'eut plus d'autre désir que celui de pleurer.

Pour ses dix-neuf ans, sur l'intervention de son père, Ovide eut l'honneur de faire partie des duoviri dont la charge était de surveiller le bon fonctionnement des prisons. Mais il n'était pas resté dans cette charge qui n'allait pas du tout avec son tempérament. Il préféra rencontrer ces poètes qui faisaient des récitations publiques. Il y avait Macer, Ponticus, Horace avec lequel il s'était vite lié. Ce dernier lui fit rencontrer Mécène. C'est à cette occasion qu'Ovide rencontra une seule fois Virgile.

Hélas, sa seule mémoire lui faisait revivre ce temps béni, supporter une solitude ravageuse. Heureusement il revoyait chaque jour le brave Kallias qui arrivait parfois à le faire rire et surveillait de près sa nourriture. Sans lui il ne serait plus. Il lui faisait rôtir des oiseaux, de la viande d'ours qu'il se procurait par-ci, par-là. Autrement, il fallait faire cuire longtemps des mets locaux à donner la nausée.

Novembre venait de frapper le pays. Même le Danube était pris par les glaces et on pouvait en traverser à pied certains bras. Des gens du pays y faisaient rouler des chariots. Habitué aux températures d'Italie, le poète souffrait de ce froid et comme les habitants du lieu il vivait dans des peaux d'ours, de loups, d'autres bêtes. Les tissus ? Il n'y en avait pas. Dehors, sa barbe se raidissait

sous l'effet du givre. Il ne voyait plus comme règne que celui de la mort, mort des gens, des animaux, de la nature. Il fallait manger du poisson cru à peine dégelé et quand il y en avait. Si Octave et Livie le voyaient dans cet état, ils le rappelleraient ou choisiraient un lieu d'exil moins éprouvant. Il fallait une santé de fer pour résister à un tel traitement. Si des Romains le regardaient ainsi affublé, ils pousseraient des hauts cris et iraient aussitôt au Palatin pour protester de cette condamnation. Jamais un des légionnaires d'ici ne lui avait donné, ne serait-ce que prêté un manteau de laine ! Un relégué ? Vous pensez bien !

D'ailleurs ces Romains de garnison restaient un ou deux ans. Des militaires dont le seul souhait, disait Kallias, se réduisait à repartir dès qu'ils auraient fait leur temps dans l'attente de leur mutation. Par force, Ovide parlait un peu le Gète, presque rien de Sarmate. Ces nomades circulaient partout à cheval à la recherche d'un vol ou d'une bagarre. Aucun qui n'eût un carquois, un arc redoutable par sa puissance, des flèches enduites de venin de vipère. Une langue rauque et grave. On ne voyait jamais leurs femmes tenues enfermées. Parfois Kallias racontait qu'une jeune fille avait été enlevée. Tout le monde aurait pu comprendre à quel point un tendre poète pouvait détester son exil dans ce pays de barbares. Ces mœurs tenaient pour lui de la sauvagerie.

Il n'avait commis aucun crime, seulement celui d'écrire des vers qui n'avaient pas eu le bonheur de plaire au maître de l'Empire, surtout à sa femme! Chose étrange puisque son *Art d'Aimer* avait eu auprès des femmes, justement, un énorme succès... Oui, mais Elle, Livie, était une vieille ridée, devenue moche, détestait la beauté des « jennes ». Elle se mêlait de tout, fourrait son nez dans la politique, faisait du prêchi-prêcha, voulait de la morale, oubliant sa vie antérieure fort agitée. Tout le monde le savait. Dans une soirée mondaine, elle avait fait des mines, trouvé le moyen de se faire remarquer par Octave. Il l'avait trouvée jolie, embarquée dans une chambre, violée peut-être, forcée à divorcer, ou, bien plus, elle-même avait invité Octave à faire demander ce divorce. Elle sentait qu'avec lui elle aurait une vie autrement plus riche. Le neveu de César! Sacré coup!

Les parents Ovide avaient eu la chance de mourir assez tôt pour n'avoir pas à supporter la disgrâce de ce fils si chéri des Muses...

Dans une de ses anciennes lettres, Tuticanus s'étonnait que son ami le poète ait pu vivre « dans un pays de sauvages ». Pourtant la Rome de ce temps non seulement semblait un pays de sauvages, mais on y vivait même avant l'âge de Saturne! Bref un pays de sauvages vivait en meilleur état que le monde romain! Un jour il avait entendu Mécène accuser le monde politique comme une forêt des premiers temps de l'homme. La

seule loi? Celle de la nature : la loi du plus fort. Entre tes prétendus amis, tu retrouves la même loi. Dès qu'un pouvoir possible apparaît, il n'y a plus d'amis! Cet Octave en savait quelque chose : combien n'en avait-il pas envoyés en exil, sans compter ceux qu'il avait fait jeter dans le *Tullianum*, sinon décapiter. Et tout compte fait, on pouvait presque s'estimer heureux de vivre, de pouvoir écrire et correspondre de si loin puisque les lettres arrivaient aux destinataires, se demander si Octave n'avait pas tempéré Livie qui aurait sûrement voulu plus de violence, sinon la mort!

Depuis da condamnation, il passait du temps à supputer sur les causes de son malheur. Il est vrai que les femmes avaient souvent provoqué chez lui une curiosité têtue. Car il aimait non pas « les » femmes, mais « la » femme. Peut-être à cause de l'énorme place que tenait en lui sa mère, si belle, si tendre. Dès son enfance elle avait tant aimé le sens inné de la poésie chez son plus jeune fils. Elle l'avait encouragé, félicité, poussé à continuer. Pour elle, il avait du talent. Rien qu'à l'écouter parler, elle souriait, applaudissait. Elle avait suivi de près la composition des « Fastes », des « Héroïdes », des premiers livres des « Métamorphoses », en récitait les passages qui lui paraissaient particulièrement réussis. Elle pleurait de bonheur à écouter les premiers extraits de cet *Art d'aimer* et parfois disait : « Mais, dis-moi, mon grand fils, tu en sais des choses! » Il était ravi, seul garçon qui restait à sa mère toujours inquiète. Elle redoutait que la

mort de l'aîné finît un jour par emporter le cadet chez les disparus.

Avec le groupe de ses amis, il aimait la plaisanterie, la dérision. Dans le monde romain, à Rome, les occasions ne manquaient pas. Il ne devait pas y avoir beaucoup de changement. Les embrouilles politiques, les affaires douteuses, les trafics, les collèges de mafieux, les cultes tous plus corrompus les uns que les autres. Car les cultes à Rome ? Il y en avait partout. Des temples, des maisons de rencontres et de prières, des écoles religieuses, de l'apprentissage par cœur de formules obscures, des sacrifices, des autels dégoulinants de sang, des hurlements de porcs qu'on égorge, des haruspices fouillant les tripes pour vous dire l'avenir. Pseudosciences pour imbéciles. Traditions archaïques.

Ovide avait six mois lorsque Cicéron fut assassiné. Peut-être en avait-on parlé dans la famille à Sulmone. Il était trop petit pour savoir. Par la suite, dans sa quinzaine d'années, un de ses copains lui avait cité une remarque de Cicéron : deux haruspices ne peuvent se regarder sans rire. Ainsi, ce grand orateur qui avait fait des pieds et des mains pour être Flamine de Jupiter, donc un grand prêtre de la religion officielle, ne se faisait aucune illusion sur la valeur de ces pratiques abominables, car à certaines occasions il assista forcément à ce qu'ils appelaient là-bas des « suovétauriles », autrement dit le massacre d'un cochon, d'un bélier, puis d'un taureau. Tout ça pour plaire à Jupiter !

On en faisait brûler des morceaux. La fumée devait plaire aux narines de ce dieu avec son temple au sommet du Capitole.

Les dieux devaient se contenter de la fumée! Mais festin pour les prêtres qui se partageaient les viandes et en gobergeaient leurs familles.

Certes, dans l'enfance d'Ovide et de son frère, leurs parents offraient au Lare domestique des fleurs, des légumes, des gâteaux, la soupe des repas. Mais aucun égorgement. Ces enfants auraient hurlé d'indignation. Ils avaient été élevés dans l'amour des animaux, entre chiens et chats, raison qui leur avait fait tant aimer Pythagore lequel interdit de faire couler le sang pour se nourrir. Ovide avait mis en poésie quelques-uns de ses conseils et se les rappelait parfois, lassé par les cuisines très carnées des Gètes et Sarmates : *Gardez-vous, mortels, de souiller vos corps par des mets abominables. Vous avez les céréales, les fruits dont le poids fait courber les branches, des raisins gonflés de jus, du miel, du lait... La terre vous offre des aliments qui ne sont pas payés par le meurtre et le sang. Laissez cela aux animaux féroces!* Mais à Tomis, régime impossible. Pas d'agriculture sinon un peu de blé les bonnes années. Parfois le poète pouvait se nourrir d'un pain grossier que lui apportait Kallias. Avec les autres Grecs, Kallias trouvait diverses céréales, les écrasait à la meule familiale, en pétrissait la farine, en faisait des pains et des gâteaux délicieux. Pas besoin de demander à Kallias une telle faveur.

Lui? Un ami sans calcul. Malheureux, il les savait tous deux malheureux. Cela lui suffisait. Si Ovide devait retourner un jour à Rome, il n'y aurait retrouvé personne d'une telle délicatesse.

Mais à Rome il n'y avait pas que ces cultes féroces qui remontaient à Romulus. Avec les siècles, d'autres dieux et cultes avaient gagné la faveur du peuple. Il y avait entre autres celui d'Hercule prié par les gladiateurs avant d'arriver sur l'arène : « O toi à qui les cieux ont imposé deux fois six travaux, viens à mon secours... » et puis tous ces dieux étrangers à la terre italienne. Ils venaient d'Asie, de l'Inde, de Germanie, de la Gaule, de la Grèce, de l'Afrique. On avait le choix. Des centaines de sorciers avaient envahi la capitale, sorciers de tout poil qui prédisent et surtout qui encaissent, car ces gens profitent de la naïveté populaire pour réaliser des fortunes considérables. La naïveté des peuples rapporte gros!

Les femmes aimaient celui d'Isis. Cette déesse révérée en Égypte redonnait la jeunesse, disait-on. Déesse de la résurrection, car à sa manière elle avait ressuscité son mari Osiris devenu par la suite, lui aussi, dieu de la résurrection. Dans toute l'Italie, on lui avait construit des temples. Un des plus connus avait été construit à Pompéi. Dans ces temples sévissait l'interdiction de toute présence masculine parce que s'y déroulaient des rituels exclusivement réservés aux femmes. En présence d'un seul homme, prêtre probablement eunuque,

prétendument venu des bords du Nil, des femmes s'entraînaient à redonner vie à un cadavre coupé en quatorze morceaux comme la légende dit que Seth, frère d'Osiris, aurait ainsi découpé le corps de ce frère dont la beauté l'avait rendu jaloux. Des Romaines s'adonnaient au même rituel qui consistait, Ovide l'avait vu, à des actes sexuels censés leur redonner à elles-mêmes la beauté perdue de leur jeunesse autant qu'à rendre du désir à leurs époux fatigués du devoir conjugal. Et comme le poète avait raconté ça à des amis, les gorges chaudes avaient répandu ce bruit jusqu'aux oreilles d'Octave. Auguste en avait poussé une colère impériale.

Le divin empereur l'avait convoqué au Palatin :

– Tu as vu une chose que tu n'aurais jamais dû voir. Non seulement tu as vu, mais tu en as parlé et on en a ri. Livie le sait.

– Octave Auguste, s'il te plaît, tu ne vas pas attacher de l'importance à une simple « erreur » de ma part ? Je la reconnais, mais...

– Simple erreur ? C'est ta manière de qualifier ça. Livie, non ! J'ai dit.

Ovide rentra chez lui, mort d'inquiétude. Qu'allaient devenir sa femme, sa fille, ses livres, ses affaires, sa fortune qui avait grossi malgré les avertissements de son père, car on lui achetait à bon prix des copies de ses poèmes, en particulier *l'Art d'aimer*.

Dans un sac grossier Kallias rapportait de la purée de fèves, une mouette qu'il avait prise à la pêche et rôtie chez lui, tout ça pour le faire manger, au moins un peu. Il le voulait en bonne santé. Ovide lui raconta cette histoire d'Isis. Il en resta ébahi.

— Mais, lui dit-il, c'est une histoire de fou ! Et puis pourquoi es-tu entré dans ce temple interdit aux hommes ? Tu la savais cette interdiction...

— Hélas oui. C'est mon vieil ami d'enfance Tuticanus qui a préparé le coup. Il a comme copain Vitellius qui connaît bien ce temple puisqu'il en est gardien. Alors Tuticanus m'a proposé d'aller jeter un œil, pure curiosité. Je lui ai répondu que la chose était risquée. « Mais non ! S'il y a du foin, nous pourrions filer tout de suite. Ne t'inquiète pas. » Mais quand j'y ai vu Livie nue pratiquer le culte, je n'ai pu m'empêcher de rire et me suis promis de raconter cette aventure aux amis et on a arrosé ça avec un bon vieux Falerne. Cette nudité fripée avait du ridicule, tu peux me croire !

— Tu es plus qu'imprudent, a rétorqué Kallias. Les gens parlent et, quand ils parlent, ce qu'ils disent est multiplié par cent, par mille !

— C'est justement ainsi que la chose est arrivée aux oreilles d'Octave, car il y a eu un traître dans le paquet des amis, un vieil imbécile qui ne peut garder sa langue et ragote à tous les coins de rue, même au Forum. Au marché, il tient un étal de viande et légumes. Tu penses bien ! Il entretient le journal du cru. Je sais que c'est lui, mais le

prouver ? Pouvais-je dire à Octave que je connaissais ce salaud ? Octave m'aurait répondu : « Tant pis pour toi ! »

– Pourquoi n'as-tu pas fait un procès à ce type ?

– Impossible. Les procès traînent en longueur. Il faut des avocats, acheter des juges, remuer ciel et terre. Et puis tenter un procès ? Il m'aurait fallu le faire bien avant qu'Octave apprenne la chose.

– Oui, je sais. En Grèce c'est pareil ! Les lois, tu parles ! Mais enfin tu n'aurais jamais dû te mettre une telle affaire sur le dos... Remarque, sans ton malheur je ne t'aurais jamais connu, je n'aurais jamais eu ton amitié !

Ovide remercia Kallias de sa délicate attention. Tous deux dînèrent dans un silence que Kallias voulut rompre.

– Je t'ai fait de la peine ?

– Oui, un peu. Allez, je ne t'en veux pas, tu es si bon pour moi ! Mais ne me fais pas de morale. J'ai horreur de discours inutiles. Je suis très malheureux loin de l'Italie. Parfois j'ai envie de mourir. Il n'y a guère que toi sur qui je puisse compter dans ce sale pays. Et je ne comprends pas pourquoi tu y restes au lieu de retourner en Grèce... Tu ferais là-bas des amis véritables. Athènes a plein de ressources, des théâtres, des étrangers y voyagent. Des Romains y font leurs études. C'est grand. C'est beau ! Tu apprendrais vite à lire, tu écouterais les conférences des sophistes, tu boi-

rais des vins excellents, les filles sont belles et avenantes... Non ?

— Si tu le dis... Mais moi je suis originaire de Milet...

— Vrai, mais Athènes c'est autre chose. Je te le dis parce que j'y suis allé parfaire ma rhétorique.

— Ta rhétorique ? C'est quoi ça ?

— L'art de bien parler.

— En tout cas tu aurais mieux fait de te taire !

Le soir allait tomber. Ils sortirent en promenade par les rues pleines d'ornières. Les maisons, si on pouvait les appeler ainsi, étaient des baraques en bois. Des troncs d'arbres équarris chevauchés à angle droit. Les toits ? Des entassements de branches séchées capables de supporter les neiges abondantes qui ne fondaient qu'au mois de mai. Parfois ces toits, constitués de planches grossières à peine jointoyées, laissaient passer les pluies d'été. Aucune importance au vu de ce qu'on pouvait considérer comme du mobilier. Des caisses comme partout, des coffres recouverts de cuirs épais. Loin des mosaïques italiennes, leur sol, simple terre battue sur laquelle Gètes et Sarmates vivaient avec leurs animaux domestiques servait de décor : porcs, poules, lapins, moutons noirs donnaient la chaleur animale ! Ces gens n'avaient pas la moindre idée du luxe, sinon du confort. Seuls des légionnaires romains en garde avaient construit les leurs en pierres sèches. Leurs tuiles en bois. Le poète n'avait jamais vu leurs intérieurs

interdits à l'exilé autant que les temples d'Isis dans tout l'Empire!

Tomis ressemblait à ces camps militaires conçus jadis par les généraux. Quelques tentes en été. Ces légionnaires vivaient de produits apportés par des bateaux. Mais à partir d'octobre, ces soldats se vêtaient comme les autochtones. Ils auraient eu beau jeu de porter casques et cuirasses! Ils en seraient restés gelés sur place. Heureusement, ces soldats défendaient Tomis contre des incursions de sauvages venus d'on ne savait où. Les Grecs, eux aussi, avaient des armes. Ovide n'avait droit à rien, strictement rien, sauf des inspections régulières pour constater qu'il se tenait coi. Les soldats ne fouillaient pas dans ses papiers, ne contrôlaient pas les lettres venues de Rome ni celles qu'il s'appropriait à expédier. C'était sa seule consolation. Lui restaient donc quelques permissions... Ils n'avaient pas empêché Kallias de venir tous les jours aider Ovide, lui tenir compagnie, lui faire la cuisine, nettoyer son désordre, converser, raconter des nouvelles sans intérêt.

Pourtant, un jour de pluie, Kallias se décida. Il voulait savoir comment et pourquoi ce poète latin avait été exilé à Tomis.

— Tout compte fait, lui dit-il, tu ne m'as jamais raconté ce jour fatal où l'on est venu t'annoncer ta condamnation à partir pour la Scythie...

— Tu veux vraiment tout savoir de moi! Eh bien voilà : Un « centurion » de la police judiciaire

est arrivé à la première heure un beau matin. Je dormais encore à poings fermés aux côtés de ma si belle Fabia que je chéris plus que jamais malgré la distance. Elle que je ne pensais pas à ce point placer dans une solitude menaçante. Il faisait déjà beau dans cette ville devenue la mienne au fil des ans. On m'y aimait auprès de la société qui sait lire et même écouter. Le soleil envahissait la maison en passant par-dessus le toit et illuminait tous ces décors qu'un Grec venait de réaliser à grands frais pour ma bourse, dont une mosaïque au sol. Mon chien aboya.

Donc arriva un beau et grand centurion, cuirasse de fer et de cuir, une jupette pourpre, un casque argenté à aigrette. Tout pour impressionner le citoyen. Et un centurion parle sans prendre de gants, comme avec ses hommes. Il y avait deux prétoriens avec lui, l'air sévère et la tenue moins compliquée, bref ce qu'il faut à un militaire, je veux dire le sérieux, le glaive à la ceinture. À peine revêtu d'une tunique ordinaire, je les fis entrer tenant mon molosse par son collier. Avec lui, on ne savait jamais.

Fabia continuait de dormir comme nos serviteurs. C'était juste à la première heure, dis-je. Déjà les rues bruyaient de passants, de cris, de jurons. Le centurion déploya une feuille de papier et lut à haute-voix :

« Manius Corvinus, centurion de la garde prétorienne. J'ai un ordre contre toi de la part de César Octave Auguste. Je viens du Palatin. Je vais lire cet

ordre. Le voici : Publius Ovidius Naso est relégué sur les bords du Pont-Euxin. Il doit quitter Rome en ce jour sans précision de personnes ou d'objets à emmener ou emporter avec lui. Il doit se rendre à Brundisium pour y embarquer. Ledit Publius Ovidius Naso est accusé par un tribunal d'avoir écrit et publié des ouvrages condamnés par la morale et d'avoir, de ce fait, entraîné les femmes romaines à des comportements qu'une romaine digne de ce nom ne saurait pratiquer. D'autre part, ledit Publius Ovidius Naso a répandu dans la Ville et les provinces des caricatures qui ont provoqué des rires au sujet de l'impératrice Livia-Drusilla. Le sacrilège commis est, en outre, d'avoir assisté à des cérémonies interdites aux hommes et d'avoir vu des actes et rituels réservés aux seuls initiés puis d'en avoir averti plusieurs personnes pour en donner des occasions de moqueries et de scandales. César Octave Auguste ne recevra de la part dudit Publius Ovidius Naso aucun appel ni aucune justification. Texte lu en présence dudit Ovidius Naso et des deux prétoriens ici présents. »

Des amis m'avaient parlé de ce qui se passait au Palatin. Livie prenait beaucoup d'âge et Octave lui aussi au point que leurs rapports amoureux qui avaient commencé dans la fougue et le désordre s'étaient non seulement espacés, mais avaient pris la tournure de la patience pour se supporter. Je savais que la femme n'accepte pas de vieillir, que les rides sont des aveux et que toute femme qui fut belle et attirante sent ainsi approcher non seule-

ment la mort, mais surtout le détour des regards. C'est vrai, Livie avait été très belle et même plus que ça : intelligente, savante, grande lectrice de la poésie et de l'histoire. Elle avait comblé d'honneurs le vieux Tite-Live dont elle avait fini par connaître nombre de passages par cœur.

Quand j'ai atteint mes quarante ans, elle déclamaient les deux premiers livres de mon *Art d'aimer* et m'appelait parfois pour lui en faire des récitations pendant qu'on la coiffait, qu'on la maquillait, qu'on en faisait pour Octave une nouvelle Artémise. Si une femme ressent que la vie ne lui fait plus de cadeaux, elle en devient prude et se met à mordre. Elle enrage et condamne toute jeunesse avec une hargne de louve en mal d'appétit.

– Ah oui ! dit Kallias. Avec ma sœur aînée, j'en sais quelque chose. Jeune elle passait pour une des plus jolies du pays, mais aujourd'hui ! Moi, c'est ma barbe qui cache ma beauté !

Kallias avait l'humour de soi et Ovide ne put se retenir de rire. Il reprit :

– Je sais aujourd'hui que Livie est derrière mon massacre. Non, je ne le sais pas, j'en suis persuadé, mon si bon ami... Quand Manius Corvinus est reparti avec ses deux prétoriens, j'ai cru que toute ma maison et ses habitants s'effondraient sur moi. Non, ce n'était pas Octave qui me chassait. Je n'arrive toujours pas à le croire. Il m'avait trop montré d'admiration, de respect pour mon œuvre déjà conséquente. Tu vois, mon bon Kallias,

les raisons de mon malheur... César Auguste, je ne puis lui en vouloir. Il n'est pas si méchant.

Après tout, si je suis malheureux, grâce à toi la chose est supportable. Je me réfugie dans la lecture sans cesse répétée des lettres reçues. Je refais maintes fois les miennes avant de les envoyer. Je ne suis pas seul puisque je suis aussi avec moi-même lorsque tu n'es pas auprès de moi. Je prie mes Lares, mes seuls dieux. Ce sont une bague de ma mère, le bracelet de fer de mon père, la bulle de mon frère que j'ai prise sur son corps juste avant sa crémation. Je n'aurais pas dû le faire, ça non plus. Ce sacrilège me reconforte cependant. Mon frère reste près de moi de cette façon. Tous les soirs, avant de me coucher, je baise la bague de ma mère pour montrer à son âme errante que je suis bien son fils. Mon père me rappelle ses conseils que je n'ai pas suivis, hélas ! Si je l'avais écouté, je n'aurais pas écrit tant de poèmes qui m'ont tant coûté puisque sur ordre d'Octave mes œuvres ont été enlevées des bibliothèques publiques. Que me reste-t-il ? Les remords de n'avoir pas été avocat. J'aurais pignon sur rue, je serais entouré, chouchouté, complimenté. Pourtant un ami m'avait dit que ma *Médée* était applaudie et souvent rejouée. Seule œuvre qu'Octave n'a pas interdite, semble-t-il. Et puis de nombreuses copies de mes œuvres sont chez les uns, chez les autres. On me récite dans des réunions de famille. Autre consolation qui contribue à me faire survivre. Je ne suis pas un incompris bien qu'en plein air on ne parle pas

beaucoup de moi. Prudence. Un exilé est un rebut de la société. J'en souffre. C'est mon destin. J'espère toujours un revirement des autorités.

De cette solitude, je voudrais faire un avantage, une richesse d'inspiration. Grâce au papier que l'on me fait parvenir, chaque jour je compose, je me confie à la Muse qui me guide. Gentille Euterpe ! Je sais. On me reproche de passer mon temps à me plaindre. Fabia est la plus agaçante. Elle est ma femme et devrait m'excuser. Je ne lui reproche pas de souffrir elle aussi, mais au moins elle est à Rome et peut s'y distraire. Mes distractions se réduisent à des propos de Gètes, de Sarmates, leurs jeux violents, leurs concours de tir à l'arc, montrer leurs tableaux de chasse : sangliers, tigres blancs, ours de toutes les couleurs, des noirs, des bruns, je ne sais plus quoi comme bêtes féroces qu'ils poursuivent dans les forêts prochaines pour leurs peaux, en manger les tripes, Grands Dieux ! Et puis j'ai toi qui fais tant pour moi... Des Gètes aussi sont bons avec moi. Ici je ne peux pas dire que j'ai été rejeté. J'ai appris un peu de leur langue, tu le sais, quelques-uns me reçoivent chez eux et m'invitent à rire de leurs plaisanteries vulgaires, voire grossières. Ce n'est pas de leur faute. Ils ne savent ni lire ni écrire. Je ne veux pas les rejeter moi non plus. Ce serait injuste et impardonnable.

Toutes ces lettres que j'envoie aux uns et aux autres, je sais que Tuticanus les rassemble. D'après leur ton il m'a dit qu'il nommerait *Tristes*

leur regroupement, et *Pontiques* les poèmes que je consacre à ce pays où je survis dans la peine et le sentiment d'une terrible méprise.

— Alors c'est vrai? Tout ce que tu écris arrive à Rome?

— Oui. Les lettres qu'on m'envoie me le prouvent... Mais il n'y a rien à faire, je crois, ce pays me désespère. L'Italie me manque.

— Je suis persuadé, insista Kallias, que tu ne sais pas profiter de cet exil. Ce pays n'est pas si barbare! Les Scythes sont un peuple d'une civilisation très riche. Ils ont même eu et ont encore des savants très instruits. Tu parles un peu le gète et si tu faisais des efforts, tu changerais d'avis. De l'autre côté de cette bourgade, il y a un vieux Sarmate qui sait énormément de choses. Il parle peu, mais quand on l'écoute, on reste très surpris. Il ne méprise pas les gens d'ici. Il parle aussi le grec et parfois il m'a beaucoup appris. Même j'ai été stupéfait un jour qu'il expliquait à une jeune femme comment était fait l'Univers.

— L'Univers? Comment ça! Dis-moi...

— Oui, il lui racontait les étoiles, le soleil, la lune. Il a dit des choses bizarres par exemple que la terre est comme une boule tournée par un potier. Il avait rencontré dans sa jeunesse des Phéniciens qui lui affirmaient que de leurs ancêtres avaient fait le tour de l'Afrique et avaient remarqué que le soleil se levait à leur droite quand ils étaient allés beaucoup vers le sud. Et puis que l'Océan est une mer immense qui entoure toute la terre. Un jour ils

se sont retrouvés surpris d'arriver aux Colonnes d'Hercule! Alors ils ont poursuivi leur navigation, ont longé la Libye et sont finalement arrivés dans le delta du Nil. Tu te rends compte? Tu le penses aussi toi que la terre est une boule?

— J'ai lu qu'un savant grec d'Alexandrie, Eratosthène, il me semble, avait calculé sa circonférence, mais ses amis l'avaient pris pour un doux rêveur. Et si la terre était ronde, il y a longtemps qu'on s'en serait aperçu!

— Tu sais que mes parents sont venus ici depuis Milet. Mais une fois, dans sa jeunesse, mon père s'était embarqué vers Alexandrie pour du commerce. Il m'avait dit que depuis la haute mer il avait vu le sommet du Phare sans distinguer la ville. C'est bien la preuve que la mer est, comment dire, bombée? Et alors elle doit l'être partout sur la terre! Moi, je crois à cette histoire, et tu vois que chez les Scythes il y a des savants... À ta place je les mépriserais moins et je chercherais à mieux les connaître... Je te conduirai chez ce vieux bonhomme. Il raconte aussi que dans l'ancien temps les Scythes avaient quitté la Tauride et avaient envahi le pays des Mèdes en passant de l'autre côté du Caucase. Au lieu de rester ici, tu devrais essayer de partir jusque chez eux. Tu parles le gète. Ils te comprendront et la Tauride te paraîtra plus agréable que Tomis. Et même je partirai avec toi, si tu veux...

— Mon bon Kallias, je m'aperçois que tu es bien savant! Je te remercie de ta suggestion, mais

l'ennui c'est que je ne dois pas m'éloigner de Tomis! Et puis ce serait une grosse expédition et je n'ai pas les moyens d'une telle dépense. Déjà, à Rome, mes amis et ma femme se battent pour conserver ma fortune personnelle. Je sais qu'un Romain fait des pieds et des mains pour exiger que soient confisqués mes biens, ceux d'un exilé. Je viens d'achever contre lui un long poème dans lequel je le menace des pires catastrophes. Je l'appelle *Contre Ibis* et m'apprête à envoyer ce texte aux miens pour qu'ils le répandent dans Rome. Mais je ne redoute pas trop ce salopard, car on m'a dit que César s'oppose à ses manœuvres.

— Alors César n'est pas tellement irrité contre toi?

— Je veux bien te croire! Il n'empêche qu'il m'a relégué ici! Je suppose que la condamnation n'est pas de lui en personne; oui, mais comme il vieillit il demande l'avis de sa femme Livie dans tout ce qu'il décide. Elle a dû exiger que je sois puni pour avoir suggéré aux Romaines de se libérer! J'ai écrit un *Art d'aimer* et dans son *Livre III* je donne aux femmes des recettes pour aimer comme elles l'entendent...

— Ce que tu me dis me surprend. Chez les Scythes, les femmes tiennent presque la première place...

— Eh bien, chez César, c'est comme ça! Et j'en paie le prix fort! Livie fait tout pour se venger de moi, de mes succès, de mes idées... La seule chose que je souhaite? Que César Auguste continue de

m'exiler, mais en Italie ! Je lui ai envoyé une grande lettre d'excuses. Il ne répond pas.

Kallias se tut. Dans son esprit simple de malheureux, ce genre de problème n'avait pas grande signification. Il vivait, survivait, tout bonnement. Il partageait la tristesse du poète, comprenait ce déracinement et souffrait à son tour de se trouver impuissant pour aider ce Romain du bout du monde.

— As-tu fait pour tes amis une description du pays de Tomis ?

— Oh la la, oui ! Le contraste est fort avec l'Italie et même la Grèce !

— Par exemple...

— Eh bien quand le triste hiver a montré son hideux visage, on voit ici les gens accablés sous un tapis de neige. Avant que le soleil et les pluies ne la fassent fondre, Borée qui vient du nord la rend éternelle. Si la première a commencé à fondre, une autre couche recouvre la première et en nombre d'endroits elle dure deux ans, telle est la violence de l'Aquilon qui renverse tours élevées, arrache et emporte les toits. Hommes et femmes sont alors vêtus de peaux cousues pour se protéger du froid. De tout leur corps on ne voit que le visage. De la glace pend à leurs cheveux, à leurs barbes blanches par le givre. Pour boire du vin, on ne le puise plus : on le casse en morceaux !

On ne le boit plus, on le suce ! Ruisseaux et rivières sont pris. Il faut briser les sources pour y tirer de l'eau qui gèle dans les maisons. Même le

Danube est gelé dans ses embouchures. Là où passaient les bateaux, on peut aller à pied et le cheval y marche sans ennuis. Tu le sais, Kallias, et tu as vu aussi bien que moi des bœufs sarmates y tirer des chariots. Mes amis romains ont eu de la peine à me croire. J'ai vu la mer du Pont figée par la glace sur laquelle j'ai failli me rompre les os. Des vaisseaux bloqués se tiennent droits comme des statues de marbre. À quoi bon des voiles et des rames ? J'ai vu des poissons raidis. La pêche est devenue impossible. Et c'est alors que des hordes de barbares en profitent pour arriver sur leurs chevaux rapides et dévastent les campagnes : pillages, massacres. Ils emportent les maigres récoltes, le bétail, le magot des pauvres paysans, réduisent en esclavage, violent filles et femmes, incendient ce qu'ils ne peuvent emporter autant que de pauvres chaumières. Même en temps de paix, les gens vivent dans la peur. On hésite à labourer des champs laissés en jachère. À quoi bon ? Peu ou pas de raisin. Un peu de jus infâme qu'ils appellent vin ! Les arbres sont rares incapables de se reproduire. Pour trouver du bois, il faut des journées de marche en terres hostiles et seulement en été des bateaux venus de Phrygie apportent des poutres de charpente.

Voilà, mon bon Kallias, l'image que j'ai de ce pays, et tu comprends à quel point l'Italie peut me manquer. Je vis ici un supplice ! Tu me parles d'aller en Tauride ? Encore plus au nord, imagine le climat !

– Peut-être, mais là-bas vivent les vrais Scythes. Ils y cultivent le blé, y récoltent tous les fruits, élèvent et engraisent du bétail. Ils ont une vie normale et les barbares, comme tu les appelles, n'osent pas les approcher...

– Kallias! Faut-il te redire indéfiniment que tout voyage m'est interdit? Je suis un condamné, un « relégué », bref un exilé, et sous bonne garde! Cela je le dois à la vengeance d'une femme, celle de César Auguste. Tu sais que je suis contrôlé par la garnison d'ici. Si je m'éloigne de plus de quelques milles romains, je risque la mort!

Pendant ce temps, à Rome, on lisait ardemment tous les poèmes que le poète envoyait aux uns et aux autres. Tout le monde savait ainsi les conditions dans lesquelles vivait Ovide, mais ce monde était loin de vraiment comprendre, voire de connaître, les motifs d'une telle relégation. La majorité du peuple et de l'ordre sénatorial n'aimait pas Octave. Ses succès militaires avaient été en réalité ceux d'Agrippa, il devait à un dictateur sa situation dans la famille des Julii, parfois ses attitudes prétentieuses irritaient même ceux qu'il appelait « mes amis ».

Ovide, dernier en date de tous les grands poètes qui avaient précédé, passait pour victime soit d'un complot soit d'une injustice. Ou c'était Octave, ou c'était Livie, car dans une longue lettre à Octave il avait laissé entendre qu'il avait « vu » quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Dans ce cas précis, l'injustice devenait de plus en plus flagrante, car il

n'y avait pas eu de procès ouvert, clairement débattu et plaidé. Or le Romain moyen n'aimait pas ce genre de trafic obscur, d'autant plus injuste que caché. Le Sénat ne semblait pas avoir protesté. La condamnation restait inexplicquée. De son côté, le poète n'avait rien précisé.

Personne n'accréditait l'idée que la faute gisait dans l'*Art d'aimer* auquel tout le monde applaudissait, quoiqu'en sourdine et dans des cercles fermés. Certes, le *Livre III* posait le problème de la liberté des femmes. Mais cette liberté semblait acquise avec le nombre de divorces réclamés et obtenus par des matrones, par ailleurs irréprochables. Les tribunaux les leur accordaient sans trop se référer aux traditions de la répudiation, pouvoir accordé jusque là aux seuls maris! Ainsi Ovide n'avait fait qu'aller dans le sens de l'évolution des mœurs et si le vrai motif était là, on ne le comprenait pas. Chanter ou dire ce que tout le monde pratique ne pouvait entraîner ce type de condamnation. Ovide avait préféré plaider coupable dans une lettre adressée à Octave. Mais pourquoi? Apaiser Octave? Apaiser l'Impératrice? Celle-là, on ne l'aimait pas non plus! Elle avait beau s'afficher comme une « Belle Nitouche », personne ne croyait à ces simagrées.

Un jour Kallias se décida entre le repas et la promenade.

— Tu ne le sais pas, cher poète, on vient de m'accuser d'être tout le temps avec toi, de m'occuper de toi. Des gens se plaignent que tu passes

des heures à écrire contre ce pays, à n'y voir que des imbéciles et des rustres, à faire des récriminations interminables. Il est certain que tu n'as pas entièrement tort, mais beaucoup de Gètes t'ont accueilli, appris leur langue, t'ont parfois reçu dans leurs fêtes. Maintenant ils protestent et te trouvent injuste à leur égard...

– Je me plains du pays, mais pas des gens!

– Oui, mais le pays c'est aussi les gens! S'ils ne peuvent tout avoir comme en Italie, ce n'est pas de leur faute. Au début, quand je venais te voir pour les premières fois, c'était par curiosité, mais je dois avouer que chaque fois que nous parlons tu rappelles ta souffrance à laquelle je compatis, tu le sais, mais des gens peuvent s'en lasser, voire te tenir de plus en plus à distance! Pardonne ma sincérité...

– Kallias, tu es grec, tu hérites par là d'une haute culture. Grâce à tes parents, tu as pu dépasser ton handicap physique. À la maison vous ne parlez pas seulement de chasse, de pêche, de peaux d'ours ou de neige! Vous avez quand même des conversations relevées! Tu m'as dit qu'un vieux Gète est un grand savant et que tu l'as entendu parler d'astronomie...

– Eh oui, mais c'est bien un Gète, un héritier des Scythes! Et je t'ai fait remarquer que les Scythes avaient une civilisation digne de celle des Romains...

– Bon. Admettons. Mais il est seul au milieu de ces barbares!

– Mais non. Tu généralises sans chercher des intelligences à Tomis! Tu écris tout le temps, mais tu ne sors pas poser des questions ici ou là. Tu vis renfermé. Tu gardes les préventions que tu avais à ton arrivée. Oui, tu es exilé, oui tu es malheureux, mais tu ne luttas pas assez comme nous l'avons fait mes parents et moi quand nous sommes venus ici! Je crois que si je n'étais pas près de toi, tu serais déjà mort d'ennui...

– Hélas, tu sembles avoir raison. Mais comprends-moi. À Rome j'avais tout pour moi, maison, épouse, enfants, fortune, célébrité. Ici, rien de cela!

– Rien de tout ce que tu dis, oui. Pourtant tu ne sais pas voir le reste. Tu as lu les philosophes grecs? Tu me l'as dit. Pourquoi ne pas mettre en pratique les paroles sages d'Épicure? Sagesse, patience, courage, justice...

– Tu ne sais pas lire et tu connais Épicure?

– J'entends souvent mon père en parler pour apaiser ma mère...

– D'accord. Il est vrai qu'à Milet ta famille n'était pas riche. Quand vous êtes arrivés ici, la différence n'était pas grande. Mais tu ne mesures pas celle entre Rome et Tomis. Beaucoup de Tomitains sont accueillants, gentils, souriants, mais avoue qu'on vit ici dans la peur, le froid, le manque du plus simple confort. Chaque année, des sauvages viennent attaquer, tuent, emmènent en esclavage. À Rome règnent le beau temps et la paix. On y trouve à s'habiller comme on veut, des marchés

quotidiens proposent viandes diverses, légumes, pâtisseries. On y lit, on édite, on discute, on va au théâtre, au cirque, l'argent circule, les écoles sont nombreuses. Ici je regrette de le dire, mais les gens survivent dans un désert et j'en suis souvent à me demander comment et pourquoi ils y restent !

— Ovide, mon ami, je ne veux ni ne peux te contredire puisque m'est impossible toute comparaison entre ici et Rome. Pourtant tu es un homme cultivé, grand connaisseur de la vie, des religions, de la politique, et dans ton cas tu devrais donc savoir que la vie est dure partout sur la terre. À Rome il n'y a pas que des gens heureux ! Il y a sûrement des clochards, des imbéciles, des handicapés comme moi, des crève-la-faim, des violences, des illettrés et des assassins ! J'ai entendu mon père dire qu'il faut s'adapter partout aux conditions de l'existence. Il m'a rendu calme et généreux où que je sois !

— Tu essaies de me rendre philosophe !

— Pourquoi pas ?

— Kallias, réfléchis : la philosophie n'est pas la résignation ! Jamais les philosophes de ton pays n'ont prêché qu'il ne fallait pas se battre pour une vie meilleure. Surtout quand le malheur t'est imposé par des hommes. La patience que recommande Épicure est relative à la réalité naturelle. Mais pour la société humaine, il conseille courage et justice. Or je dois être courageux pour exiger la justice ! Tu sais qu'en grec la *sophia*, la sagesse, résulte d'une accumulation de connaissances. Philosophie est amour du savoir. Non, une résignation !

– Pourtant Zénon dit qu'il faut s'incliner devant la réalité et faire avec elle!

– Eh! dis-moi, tu te fais passer à mes yeux pour un ignorant! Tu sais bien des choses et je me demande si vraiment tu n'as pas lu!

– Non, je ne sais pas lire. Je sais pour avoir entendu parler...

Au travers du courrier qu'il recevait de Rome, Ovide savait plus ou moins ce qui s'y passait. Octave Auguste prenait de l'âge et Livie y gardait un tempérament de feu. Elle avait cinq ans de moins que lui, mais elle semblait ne pas avoir vieilli et en prenait d'autant les décisions politiques et militaires à la place de l'empereur. Certains l'appelaient « Octavia Augusta ».

Le succès des œuvres d'Ovide ne se démentait pas. Virgile était mort depuis près de trente ans. On en avait appris par cœur des passages de l'*Enéide* et de ses *Géorgiques*. On disait même qu'Octave en réclamait parfois des récitations. D'autres fois, en l'absence de Livie, il demandait des récitations d'Ovide dont il semblait regretter vivement l'absence. Il avait fini par savoir par cœur des tirades de l'*Art d'aimer* malgré l'interdiction prononcée contre cette œuvre dont il reconnaissait en secret la valeur indiscutable, raison pour laquelle ladite condamnation n'avait pas entraîné des rigueurs contre la personne de l'auteur. Ovide passait pour aussi génial que Carus ou Horace, Properce ou Tibulle. Dans le tout petit cercle de ses conseillers,

quelques-uns le lui faisaient remarquer sans qu'il manifestât un quelconque agacement.

Tuticanus et Fabius Maximus osèrent demander un rendez-vous.

— César Auguste, ton pouvoir est si grand ! Tu as celui d'annuler les sentences des tribunaux et même des plus sévères, voire celui d'une relégation...

— Je vous vois venir, dit Octave avec un sourire en biais.

— Ton intelligence dépasse la nôtre !

— Vous voulez me parler de votre ami Ovide ? Oui, j'ai reçu de lui un long poème dans lequel il plaide son innocence, qu'il reconnaît avoir commis une simple erreur, non un crime, que son œuvre reste dans les limites de l'acceptable, sinon dans celles de la parfaite correction. Il est vrai. Je veux bien aller dans son sens, car je l'admire aussi et surtout pour ses *Métamorphoses*, pour ses *Fastes* qui montrent clairement son respect de la religion, de notre religion. Il est vrai, il est vrai ! C'est dit. Mais certains avis ne sont pas du même ordre...

— Tu laisses entendre celui de l'Impératrice ?

— Ne dis pas cela, mais je dois tenir compte des avis en question. Et après tout on me dit par ailleurs qu'Ovide n'est pas si malheureux que ça, que les gens de Tomis l'ont bien accueilli et que là-bas il plaît ! Vous savez sans doute que la garnison du Pont-Euxin le contrôle. Elle ne m'a pas signalé que votre relégué vit dans le délabrement tragique qu'il essaie de peindre ainsi à tout le monde ! Il fait froid là-bas. Bien. Mais les hivers sont rudes aussi

en Gaule Cisalpine. On s'y couvre, on s'y chauffe. Ne parlons pas de la vraie Gaule plus au nord. Les Gètes ne sont pas plus violents que les Belges ou les Arvernes ! L'Italie n'est pas un paradis ! Les habitants du Bruttium sont dangereux. Des préto-riens y ont fort à faire...

– Certes, César, ton argument est exact. Cependant il nous semble que notre ami a déjà passé cinq ans sur les bords du Pont et qu'à la longue...

– Mes amis, je suis vieux, je souffre dans toute ma carcasse. Il me faut des potions, des cannes pour marcher, je ne dors plus ou très mal. Je sens que le terme de ma vie approche à grands pas. Ces affaires-là c'est mon successeur qui s'en chargera. Ces tracas ne me regardent plus ou si peu !

– César Auguste, tu as encore tout pouvoir afin...

– Mes amis, soyez assez bons pour m'économiser de vos plaintes. Ovide est un très grand poète, je le sais. Il a vingt ans de moins que moi et la force de résister. Moi, c'est mon retour aux ancêtres dont je dois me soucier. Je vais partir pour Nole avec Livie et me reposer avant d'y fermer les yeux. Tibère se chargera d'examiner ce problème et peut-être de faire revenir votre ami ? Et puis je ne veux fâcher personne de mon entourage. Merci de votre visite !

Quelque temps après, arrivèrent à Tomis des bruits confus. Kallias accourut chez Ovide.

– J'ai des nouvelles. Dans une réunion populaire, un centurion du nom de Julius Vestalis nous

a fait savoir que César Auguste est mort à Nole et que son fils Tibère est sur le point de prendre la tête de l'Empire romain. Nous devons rester calmes et attendre d'autres précisions suivant les ordres reçus. L'impératrice Livie aurait été déclarée *Livia-Augusta* et pris les rênes du pouvoir malgré ses soixante-treize ans sonnés. Nous devons nous plier à ses décisions en ce qui concerne les garnisons du Pont-Euxin, entre autres. Ainsi est mort celui que tu appelais parfois Jupiter. Tu vois que les dieux sont mortels! Mais je n'ai pas demandé s'il y avait du nouveau pour toi. Ton Jupiter, juste avant de rendre l'âme, aurait soufflé à sa Junon : « La pièce est jouée! Te souviendras-tu de moi? » Tu vois que ton sort va peut-être changer?

— Ah oui, mes espoirs renaissent!

— Alors tu vas me quitter?

— Non, mon bon Kallias! Si je repars enfin pour l'Italie ou une région plus proche, je te demanderai de t'en aller avec moi. Ma femme et mes amis m'ont conservé assez de fortune pour que tu ne risques rien. Si je meurs avant toi, plein de gens haut placés auront souci de te protéger, voire de t'adopter. Car j'aurai pris pour toi des dispositions. Tu pourras y vivre aussi tranquille que Voltéius Ména!

— Voltéius Ména ?

— Dans une épître à Mécène, Horace lui avait cité cet homme comme une image de l'indépendance. Ce Voltéius Ména était crieur public, mais un jour un certain Philippe, orateur célèbre pour ses plaidoiries,

avait invité notre homme et l'avait engagé à s'installer à la campagne pour fuir Rome et tracas. À la longue, subissant vols divers et ennuis de toutes sortes, Voltéius courut chez Philippe et lui dit : « Par ton Génius, tes Pénates et tes Lares, je te prends à témoin de ma misère, et je te supplie de me laisser reprendre mon ancienne existence ! » Ce qu'il fit. Donc tu n'auras pas à venir te plaindre que je t'ai forcé !

— Bon. Mais je ne parle pas latin... Juste ce que tu m'as appris...

— Peu importe ! À Rome on parle couramment le grec ! C'est notre langue des affaires, du commerce, de la philosophie. Tous les grands esprits le pratiquent parfaitement. Les petites gens aussi. Et puis tu te feras au latin, une langue facile, plus que le grec d'ailleurs ! En peu de temps tu en sauras autant que moi. Je te prendrai comme secrétaire... Ah, Kallias, un nouvel avenir s'ouvre à nous. Nous allons arroser ça avec ta bière et rire enfin ! Allez, trinquons...

— Je te sens bien enthousiaste... L'avenir... l'avenir ?

— Il ne peut pas être pire qu'aujourd'hui !

La mort d'Octave avait fait un bruit monstre dans la capitale. On sait que Livie y était détestée et que son fils n'avait pas de réputation en dehors de ses succès militaires.

Une foule des grands jours avait assisté à la crémation de l'empereur sur le Champ-de-Mars. Le peuple s'égarait en questions sur les suites. Ce jour-là il avait beaucoup plu et les gens y voyaient

un avenir plus sombre que celui qu'Ovide espérait. Fortes pluies et orages avaient éclaté dans toute l'Italie comme pour prouver la colère des dieux. La foudre avait plusieurs fois frappé le Capitole. « Mauvais présage ! » avait-on crié ici ou là.

Pourtant la situation de l'Empire rassurait. Les révoltes en Germanie avaient été réprimées, la Dacie et la Scythie tenues en respect. L'Égypte fournissait le blé, la piraterie n'existait presque plus, la Gaule tranquille regorgeait de ressources, le nord de l'Italie, dont Octave avait réparti les terres entre ses soldats, devenait riche d'une culture très productive. Tout allait comme il faut, mais un peuple romain très superstitieux redoutait la moindre manifestation climatique importante. Une éclipse, une comète, voilà le monde entier en émoi : faire des sacrifices pour apaiser les irritations divines, organiser des prières publiques, théâtres fermés autant que le Grand Cirque. Le Tibre menaçait crues. Le journal parlé allait bon train. On s'attendait à de nouvelles révoltes dans les provinces où des statues de Jules César et d'Octave lui-même avaient été abattues. Pourtant l'Empire tenait bon avec force troupes dans les régions les plus éloignées. À Tomis la garnison n'avait aucun besoin d'intervenir. Les habitants y avaient d'autres soucis : engranger les récoltes avant d'avoir à redouter des incursions de Sarmates incontrôlés. Grâce à une saison favorable, la famille de Kallias commerçait au mieux. Beaucoup de bateaux arrivaient sur une mer presque plate. Des soldats

romains mutés partaient remplacés par de nouveaux arrivants qui ne connaissaient la consigne de ne pas parler à Ovide qui, de ce fait, parlait avec eux, enfin en latin ! lui qui souvent se plaignait de le perdre à la longue.

Ovide envisageait de faire ses paquets par avance pour n'avoir pas à les faire trop vite si la délivrance arrivait. D'ailleurs, à chaque accostage il venait aux pontons et son impatience prenait chez lui la forme d'une obsession. Sachant Livie au pouvoir, il eut malgré tout des doutes, persuadé que cette femme rigide et puritaine, selon lui à l'origine de sa condamnation, pouvait éventuellement s'attendrir avec la vieillesse ?

Octave avait mal supporté les souffrances physiques. De son côté Ovide portait longue barbe blanche. Il ne pouvait plus marcher qu'appuyé sur deux cannes, parfois aidé par Kallias. Sa mémoire commençait à défaillir, mais il écrivait toujours aux uns et aux autres avec fougue et passion, lisait et relisait le plus possible les livres qui lui arrivaient de Rome. Il enseignait la lecture à ce brave Kallias qui, de temps en temps, lui lisait des textes pour reposer ses yeux affaiblis. Avec Ovide, Kallias savait aussi écrire, allait jusqu'à réclamer des dictées. Alors son ami Ovide se lançait dans des improvisations qui réveillaient son âme de poète et que Kallias copiait tant bien que mal. La vie de l'exilé devenait agréable, le climat serein, les froids bientôt un mauvais souvenir. Ah partir ! Sous peu, ce ne serait plus qu'une petite affaire de

jours. Il fallait d'urgence se rappeler à Tuticanus, à Aurelius Cotta, à Fabius Maximus, à sa chère et tant aimée Fabia. Encore écrire, supplier, apitoyer, composer un grand poème d'attachement à Tibère. Lui, au moins, comprendrait. Les dernières lettres reçues ne laissaient rien entendre, certes, mais le bonheur allait se produire. Ah revivre ! enfin !

Il remit en bonne place et bien visibles les portraits d'Octave et Livie à qui il pardonnait d'avance ce qu'il avait enduré. La célébrité reviendrait. Il devrait alors se remettre au travail, penser une grande épopée comme Virgile. Il ne s'installerait plus à Rome. Ce serait Pompéi, Herculanium, Tarente ? On verrait ce qu'il y aurait de mieux pour solliciter les Muses. Athènes, peut-être, où tant de grands esprits avaient jadis régné ? Là il retrouverait une jeunesse romaine en train de faire les études de rhétorique. Lui leur enseignerait la poésie, la force enchanteresse du distique élégiaque. Les grandes envolées du grec classique ou des célèbres Alexandrins ne lui feraient pas peur.

— Mon bon Kallias, tu ne mesures pas ma joie profonde. Aujourd'hui que mon relégueur est mort, tout m'est permis. Bien sûr, j'ai vieilli. Pendant six ans j'ai failli mourir cent fois de désespoir. Maintenant, vive la liberté !

— Avant de tant te réjouir, tu devrais réfléchir. Tu as toutes les raisons de croire que tout ira bien pour toi. Mais croire n'est pas savoir ! Il est

bon d'espérer, oui. Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire...

— Il est vrai que subitement j'espère. J'espère parce que ma santé est à peu près bonne à cette heure-ci. Peu importe la santé, mon vœu le plus intense est de partir de ces lieux. Comme je l'ai écrit à ce vieil ami de Tuticanus, je ne me soucie plus guère de savoir où je serai envoyé en quittant ces rivages. Même si ce n'est pas l'Italie, le lieu où j'irai finir mes jours, quel qu'il soit, me plaira davantage que cette terre. On m'a reproché mes plaintes. Je sais. Qu'un bateau enfin m'emmène en Afrique, en Espagne, pourvu que j'échappe à ce pays maudit où n'habitent que la violence et la pauvreté, où les Gètes n'adorent que Mars.

— Mais, Ovide, mon ami...

— Oui je sais, je sais qu'ils m'ont bien accueilli, qu'avec moi ils sont aimables, serviables, que les Grecs comme toi y sont charmants. Si les dieux n'existent pas, tant pis, je prie que des esprits veuillent m'entendre. Parfois quelques Tomitains m'en ont voulu d'avoir tant manifesté d'amertume d'être parmi eux. Mais dois-je me couper les doigts pour ne plus écrire ? Je n'ai commis aucun crime. Non, ce n'est pas des Tomitains que je me plains ! C'est leur pays qui m'est odieux. Le froid, les incursions à craindre de tous côtés, des remparts attaqués. Tout le monde se calfeutre, vit renfermé. Voilà ce qui justifie mes plaintes, non les habitants d'ici terrorisés autant que moi. Tu en sais quelque chose toi-même, non ?

— Oui, je partage ton sentiment...

— Il doit y avoir par ici un bonhomme malveillant qui a répandu sur moi une rumeur mauvaise, me prêtant des propos que je n'ai pas tenus. Il a dû donner de mes vers une interprétation fausse pour me nuire ici ou à Rome. Je te le répète, quitte à te lasser : banni de ma patrie, toi et d'autres Tomitains m'avez accordé une hospitalité durable et fidèle ! Pense à cela : seuls les Romains de la garnison ne m'ont jamais adressé la parole ! Imagine un instant que les Grecs de Tomis refusent de te parler parce que tu as quitté Milet ? Pour toi ce serait insupportable ! Je sais que bien des Grecs détestent les Romains parce que nous avons réduit la Grèce en province romaine. Et pourtant toi tu es Grec, tu me parles, tu me soutiens par ton amitié si solide, tu t'occupes de mon bien-être, de ma demeure. Seul ce pays empoisonne mon existence. Voilà pourquoi renaît mon espoir de partir une bonne fois ! J'ai prévu d'écrire encore et encore à mes amis, à ma femme, qu'ils aillent supplier Tibère pour qu'il efface ma honte et mon malheur. Devenu empereur, il a le pouvoir d'annuler une décision antérieure, surtout injuste et violente contre moi !

— Je le crois aussi. Mais il a certainement d'autres soucis en tête et le cas d'un exilé parmi d'autres ne doit pas l'empêcher de dormir !

— Allons, Kallias, ce n'est pas toi qui vas me décourager ?

— En tout cas, buvons un bon coup à ton départ puisque c'est ton souhait le plus vif! Nous guetterons les bateaux qui arriveront de Rome, car l'un d'entre eux apportera une lettre qui va t'annoncer la nouvelle tant attendue. Et puis j'ai réfléchi à ta proposition de partir avec toi. Je suis prêt...

— Tes parents vont peut-être s'y opposer?

— Au contraire! Ils seront débarrassés d'un boiteux! Ils me traitent toujours de bon à rien, d'incapable, et j'en passe. Je ne mange pas à leur table et je suis en corvée de bois, porteur d'eau, bref, une sorte d'esclave! Partir avec toi serait une délivrance, une vraie!

À Rome plusieurs amis d'Ovide, dont Tuticanus, Aurelius Cotta et Sextus Pompée, attendirent quelques mois les débuts du Principat de Tibère avant d'envisager de le rencontrer au sujet de l'exilé de Tomis. Ils obtinrent rendez-vous assez facilement.

Ils commencèrent par lui expliquer le cas qui méritait d'être reconsidéré vu les six années déjà passées sur les bords du Pont-Euxin. On ne pouvait plus faire durer une peine due, selon les termes de l'accusation, à une œuvre que tout le monde latin considérait comme de haute valeur poétique et morale. Certes il y avait probablement autre chose, mais ils n'y firent aucune allusion. Fier de sa position nouvelle et de sa puissance, Tibère avait accepté de les entendre malgré sa tendance à ne guère montrer un sens précis de la pitié. En tant que militaire couvert de gloire, l'homme passait

déjà pour dur et exigeant dans tous les domaines, en particulier celui de l'ordre.

— Je veux bien examiner le cas d'Ovide leur dit-il. Je connais votre valeur à tous trois, en particulier à vous deux, Aurelius et Sextus, dont les ancêtres sont célèbres et respectés tant à Rome que dans l'Empire. Cependant, il m'est difficile de reprendre une condamnation par César Auguste ! S'il a fait enlever des bibliothèques *l'Art d'aimer*, il devait avoir ses raisons. Là-dessus je suppose que vous me comprendrez. Oui, cette œuvre est connue, dit-on, appréciée de beaucoup. En ce qui me concerne, je vous dis franchement que je ne l'ai jamais lue ni entendu réciter. J'ai seulement su par ouï-dire que son *Livre III* a donné cours à des discussions agitées en ce qui regardait la liberté des femmes, la facilité du divorce, les méthodes pour séduire, voire pour traquer le gibier, comme on le dit vulgairement. Votre demande mérite donc examen approfondi de ma part. Je ne vous garantis rien sur l'issue à donner.

— Tibère César, six années d'exil hors d'Italie pour si peu...

— Pour si peu ! dites-vous.

— En réalité notre ami Ovide n'a fait que peindre les pratiques courantes ! Il est évident qu'Octave voulait mettre de l'ordre dans la morale publique actuelle qu'il estimait ne plus correspondre à celle du passé. Or une peinture du comportement général ne faisait que le souligner et le montrer afin de

corriger ces habitudes répréhensibles! Manifestement, telle était l'intention de notre ami.

— Je viens de vous dire que je vais prendre connaissance de cette œuvre. J'en ferai venir un exemplaire au Palatin. Je la lirai ou en ferai une écoute attentive. C'est ensuite que je vous convoquerai pour en rediscuter sur pièce. Si le ton et la forme ne me déplaisent pas, je vous dirai ma décision. Soyez assurés que je me montrerai le plus juste selon ma conscience. D'énormes problèmes se posent à moi, tant de questions à résoudre pour l'instant. Ainsi, ne soyez pas trop pressés. Il me faut du temps!

Informé de l'intervention de ses trois amis, Ovide écrivit à Sextus Pompée une lettre de remerciements fervents. Il lui rappelait, en substance, combien il lui devait en tout et pour tout. Sextus resterait pour lui le premier « après les dieux d'en haut » avec tant de bienfaits. « Moi qui suis si peu, compte-moi dans ton patrimoine bien que ce triste cadeau te fasse une bien maigre place dans le Pont-Euxin! Je crains de t'adresser encore les mêmes prières et que tu n'en ressenties que de l'ennui. Que faire, cependant? J'espère que ton crédit auprès du nouveau César ne reste pas sans effet, car tu es le rempart et le gardien de ma survie. Je veux que le monde entier le sache, car si mon œuvre va au-delà de ma mort, toi seul auras été mon ultime sauveur! »

Les trois amis eurent la surprise de ne pas attendre trop longtemps la réponse de Tibère César.

Convoqués au Palatin, ils furent reçus sans grands égards par un empereur qui leur parut nerveux.

— Après votre demande en faveur d'Ovide, je me suis renseigné sur le teneur du jugement rendu par le Tribunal impérial. Il accuse votre ami d'immoralité et d'avoir blessé gravement l'Impératrice ma mère. Je reconnais n'avoir ni lu ni entendu réciter le texte en question. Pas le temps ! Force problèmes à régler, des visites interminables qui m'épuisent. Octave avait laissé courir même des urgences à cause de sa vieillesse et de ses douleurs. Or il faut y faire face et sans délais. Mon jugement est que je remets à plus tard une intervention, d'ailleurs peu probable, car je ne vous cache pas que les attendus du jugement exigé par Octave ne vont pas dans le sens d'un rappel de votre ami. Ainsi, aujourd'hui, je ne peux rien pour lui. Je crois qu'il en sera désespéré, mais ses imprudences ne peuvent être pardonnées. En ce domaine, j'ai mes raisons. J'ai dit.

Les trois amis d'Ovide repartirent frappés par ce coup terrible. Comment le lui faire savoir, lui expliquer, lui offrir un soutien seulement verbal et dérisoire ? Survivrait-il à cette nouvelle ? Il s'agissait ainsi d'une condamnation soudain confirmée à vie ! Fabia s'effondra en larmes quand Tuticanus la tint au courant. Elle affirma vouloir partir pour Tomis rejoindre son mari. Aurelius Cotta l'en dissuada. Son départ serait inutile et ne consolerait pas Ovide de ne plus revoir l'Italie. Outre qu'elle devait gérer leur fortune et l'éducation des enfants.

Les amis d'Ovide ne se gênèrent pas pour répandre dans Rome la sévérité de Tibère en cette occasion. L'empereur en perdit assez vite cette sympathie que les peuples accordent aux débuts d'un règne. Les illusions s'évanouirent. Si Octave était passé pour indulgent les dernières années, il apparaissait que son successeur ne ferait aucun cadeau à qui que ce fût et quels qu'en fussent les motifs. Il ne restait que la peur devant ce nouveau nom de « tyran » que l'on commença à lui donner. On vit en lui « un tribun militaire » dont les fonctions consistent à réprimer les velléités de désobéissance. Même le Sénat se mit à trembler. En plus de ça, Tibère n'était pas le fils d'Octave, mais seulement un « adopté » qui jouait les vrais héritiers du sang ! Il n'avait plus de crédit que chez les Prétoriens, gorilles dont il dut vite s'entourer. Il avait nombre d'informateurs, car des menaces d'assassinat parvenaient au Palatin.

Quand Ovide reçut l'affreuse nouvelle, il envisagea aussitôt de se suicider. La présence de Kallias l'empêcha d'en arriver à cette extrémité. Mais le sommeil le quitta pendant plusieurs mois et sa maigreur devint inquiétante. Kallias avait beau le nourrir, le pousser à composer des poèmes, l'exilé ne priait plus, ses yeux s'obscurcirent, sa pupille se voila de blanc. Depuis quelque temps il avait eu besoin de cannes, Kallias lui fit une chaise à roulettes pour l'emmener en promenade. Sa parole devint incertaine autant que sa mémoire. Il ne parlait presque plus le latin. Il perdait son

aisance en grec. Le seul romain à pouvoir vraiment le consoler était Julius Vestalis qui commençait à comprendre que la fin du grand poète était proche. Un jour, cependant, Ovide lui demanda s'il ne pourrait l'aider à fuir. Quelque part. N'importe où, mais fuir, en Grèce, en Afrique. Tout, mais ailleurs ! Or Vestalis l'avait sous sa garde. Il s'excusa de refuser. Impossible, car à son tour il en serait condamné. Tous deux risqueraient la mort !

Arriva enfin, en automne de l'an 769 une lettre de Fabia. Ovide retrouva sur le coup l'espoir d'une nouvelle qui le rassurerait sur son avenir. Kallias décacheta le rouleau et réussit tant bien que mal à le lire à son vieil ami. Elle précisait le temps qu'il faisait à Rome, l'état de leurs affaires personnelles, la santé des enfants, qu'elle avait envisagé d'aller le rejoindre à Tomis, mais que la famille et leurs amis sûrs l'en avaient dissuadée à cause du long et dangereux voyage. Elle lui souhaitait de conserver sa santé et que le temps le servirait. Rien d'autre ! Le désespoir du poète fut à son comble. Il passa l'hiver dans la souffrance et le sentiment d'un abandon définitif dont il pensa ne jamais pouvoir se relever.

Au printemps suivant de l'an 770, à l'époque de son anniversaire il venait d'atteindre les soixante ans. Le hasard voulut qu'il fût soudain victime d'une très forte grippe et d'une fièvre que les deux médecins de Tomis déclarèrent fatale. Un soir, comme apaisé, il s'éteignit dans les bras de

-- VENGANCE D'UNE IMPÉRATRICE --

Kallias. Vestalis et la garnison de Tomis firent les prières d'usage et procédèrent à son enterrement dans un champ enneigé hors de la ville, sans inscription.

Sentant qu'il avait tout perdu, Kallias quitta Tomis à pied vers le delta du Danube. Depuis ce jour on ne sut plus rien de lui.

III

LE DÉCÈS D'OVIDE PROVOQUA dans la société cultivée de Rome une très grande émotion. La mort d'un des derniers poètes de la « grande époque » créait un vide que beaucoup n'osaient relever. La prudence imposait le silence. Informé, Tibère ne manifesta aucun regret public. Aucune déclaration. La nouvelle circula sous le manteau. « Un exilé, un relégué... » Parler ouvertement à son sujet égalait une prise de risques ! Restaient les œuvres dont les copies étaient nombreuses. La postérité lui accorderait-elle la célébrité qu'il méritait ? Le temps ferait son travail de sauvegarde. Un poète aussi sensible et tendre, personne ne l'oublierait. Seuls les siècles garderaient ses poèmes forts et imagés, dignes d'une gloire comme celle de Virgile.

Outre que sa condamnation cachait un mystère qui contribuerait à une survie d'exception. En effet, le *Livre III de l'Art d'aimer* ne pouvait à lui seul justifier un tel verdict. C'est pourtant ce que le poète affirma dans plusieurs textes classés sous le titre de *Tristes*. Ses amis devaient savoir qu'il don-

nait ce seul motif pour mieux cacher celui qu'il ne devait révéler sous aucun prétexte afin d'éviter plus de colères impériales contre lui. Il insistait, en tout cas, pour clamer que ce n'était pas un crime. Il emploie le terme de sottise, en latin *stultitia*. Mais quelle sottise? Le Tout-Rome se lançait dans des spéculations sérieuses ou fantaisistes. Octave aurait été vexé, disait-on, qu'Ovide eût fréquenté Julie, fille de l'empereur, jusqu'à en faire sa maîtresse. Maîtresse ensuite, Julie II, fille de la précédente et donc petite-fille d'Octave! Comme sa mère à Pandatéria, elle fut bannie dans l'île de Tremiti presque en même temps qu'Ovide le fut à Tomis.

D'autres bavards ou jaloux de ses succès poétiques auraient fait courir au Palatin le bruit qu'il fréquentait assidument des cercles d'opposition à l'empire auxquels appartenait la famille Fabia dont il avait épousé une descendante. Ou alors qu'il aurait vivement critiqué Octave pour son gaspillage d'argent dans des jeux. Certains allaient jusqu'à prétendre qu'Ovide participait aussi à des séances de divination prédisant la mort prochaine d'Octave et s'en serait réjoui ouvertement. Et puis qu'il aurait appartenu à un autre cercle d'opposition, la secte des néopythagoriciens qui rêvaient d'un retour à la république, apparemment enterrée par Octave et son entourage.

Cependant, Ovide reconnaît avoir commis une imprudence grave : « Pourquoi ai-je vu quelque chose? Pourquoi ai-je rendu mes yeux coupables? » dit-il, s'adressant à Octave en personne.

À propos de *l'Art d'aimer*, des conversations discrètes allèrent bon train dans les cénacles attachés aux grands artistes. Seuls les vieux réactionnaires exigeaient toujours la mise sous tutelle des femmes. Pourtant, les inscriptions sur les tombes des matrones « Elle a tissé la laine, gardé la maison » figuraient comme des clichés auxquels on ne croyait plus. Depuis la Guerre civile, bien des femmes demandaient et obtenaient divorce, forme de liberté acquise dans le peuple entier. Les tribunaux surchargés, le mariage traditionnel contesté, l'éducation des enfants confiée à des servantes, les us et coutumes du passé renvoyés aux calendes grecques ! L'œuvre d'Ovide n'avait fait que des constats. La vieille morale publique se délitait. Octave n'avait rien pu contre cette évolution inévitable. La culture générale se répandait. Les jeunes générations discutaient tous les sujets et ne se gênaient pas pour déclarer insupportables des traditions archaïques. Les philosophes grecs avaient fait à Rome une entrée fracassante. Des écoles en répandaient le besoin d'analyse critique sur l'état de la société. L'arrière-garde du Sénat avait jadis interdit les fêtes des Bacchanales. Rien n'en avait résulté ! Les cultes étrangers se répandaient du même coup. Isis, la Bonne Déesse, donc Cybèle, avaient vu leurs temples se multiplier dans toute l'Italie, leur public augmenter. Une économie nouvelle voyait l'argent arriver de tout l'Empire. Naissait une bourgeoisie avec une morale de liberté presque totale et ne se privant pas d'en profiter.

Des affranchis ministres ! Au lieu de travailler, on gagnait des fortunes aux jeux !

Pour se reposer de tant d'occupations soudaines, Tibère se faisait construire une villa luxueuse à Capri. Il y allait souvent pour en surveiller les travaux, diriger architectes, artistes et ouvriers. Il envisageait déjà d'y établir sa capitale personnelle à cause d'une Rome agitée, bruyante, souvent maldodorante, foyer de contagions, de fièvres tierces ou quartes. Quelques années auparavant, Horace avait déjà dit à Mécène combien il s'enfuyait au mois d'août, car à cette période on voyait s'ouvrir « beaucoup de testaments ! » Et Mécène lui-même passait ses étés au bord du golfe de Naples loin de la cohue romaine. Toutes les familles aisées y avaient résidence secondaire. Pour Tibère il allait de soi d'en faire autant. Mieux encore : sur une île ! Sécurité assurée contre les complots dont il avait déjà eu à sévir. Non loin de Capri, Julie, sa femme, avait été exilée par Octave, on le sait, dans cette petite île de Pandatéria. Par crainte que celle-ci prétendît à l'héritage d'Octave, son père, Tibère la fit assassiner entre autres victimes de ses colères subites, car il était d'un caractère soupçonneux et violent.

Quand il surveillait lesdits travaux de sa future résidence, au milieu de la foule des travailleurs, il redoutait tout. Par prudence il vivait et couchait sur un bateau bien équipé à quelques brasses des rochers de l'île. C'est là qu'un beau soir, il revint

se reposer. Un marin lavait le pont et récitait à tue-tête des vers totalement inconnus de Tibère César :

*Quand fut achevée l'instruction du procès et le crime
Établi sans l'aide d'aucun témoin, l'accusé en deuil
Leva vers les dieux d'en haut son visage et ses mains :
Ô Toi à qui les cieux ont infligé deux fois six travaux,
Je t'en conjure, cria-t-il, viens à mon secours,
Car c'est Toi qui m'a poussé au forfait !...*

— Tu es poète ? dit Tibère surpris par la majesté du texte. Je ne pensais pas que dans le petit peuple il y avait de tels talents ! Tu devras m'expliquer ça. Je suis prêt à t'engager pour un autre métier que laveur de pont. Tu mérites une haute place dans mon entourage.

— Ô César, comment te remercier d'un tel cadeau ? Mais hélas, pour ne rien te cacher, je ne suis pas l'auteur de ces vers !

— Eh bien, dis-moi...

— Quand j'étais au service de la pauvre Julie, empoisonnée par on ne sait qui, c'est elle qui récitait ces poèmes et me les faisait apprendre par cœur en me disant de les retenir pour les déclamer jusqu'à l'heure de ma mort afin qu'Hercule vienne me chercher. Tu vois que je ne mérite pas l'offre que tu me fais avec toute ta puissance...

— Ouais, Julie ! Je l'ai si bien connue qu'elle a été ma femme. Octave m'avait imposé de l'épouser pour avoir une descendance directe, disait-il. Mais pendant mes absences elle en profitait pour

coucher avec le premier venu et me trahissait. Combien de fois ? Je n'ai jamais voulu compter.

– Ô, César, veuille excuser mon ignorance !

– N'importe. Allez, parle.

– Parce que j'ai été son affranchi. Bonne maîtresse, comme sa mère Scribonia, elle me comblait de cadeaux...

– Bien. Ne parlons plus d'elle ni de sa mère. Mais t'a-t-elle au moins dit quel était l'auteur de ces vers ?

– Elle m'a dit, mais je n'en suis plus bien certain, qu'ils étaient d'Ovide. Tu sais ? Ce poète mort il y a quelques années à l'autre bout de la terre avant de pouvoir revenir dans sa patrie, sans qu'on sache...

– Voyons, voyons... Oui, ce nom me dit quelque chose. Après la mort d'Octave, des gens m'en ont parlé, mais je ne l'ai jamais lu... Je ne sais même plus la raison de ces demandes en sa faveur. Il va falloir que tu me donnes des précisions. Est-ce qu'on trouve de ses livres ?

– Oh oui, Tibère César, il y en a partout en Italie, à Naples, Pompéi, Rome ! Beaucoup de gens en connaissent des passages par cœur, comme moi. Si tu veux, je t'en réciterai d'autres, encore plus beaux. Mais tu as sûrement trop à faire et ce serait temps perdu pour toi !

– Mais non, rassure-toi et tu vas te mettre en peine de me trouver ces livres. Il faut que je me décide à les regarder de près, ou plutôt à t'entendre me les réciter puisque tu en as toutes les qualités !

— César, je suis à ton service. Je vais aller t'en chercher à Naples si tu veux bien m'accorder une permission.

— Va! et que les dieux t'accompagnent. Sur-tout, trouve-moi le texte où sont écrits les vers que tu déclamais.

Le marin rapporta quatre rouleaux : tout l'*Art d'aimer* et le *Livre XV des Métamorphoses*. Tibère César écouta les poèmes d'Ovide pour la première fois. Ce fut son marin « déclamateur » qui lui récita les textes. Tibère fut enchanté par la grâce de l'*Art d'aimer*, autant par les aspects parfois comiques de la séduction. Ensuite ce fut la vigueur du long passage sur les conseils de Pythagore à ses adeptes dans les *Métamorphoses*. Dans ce dernier cas, il montra de la gêne quand, par la bouche de Pythagore, Ovide critiquait les sacrifices sanglants. Cependant l'auteur y montrait un tel talent de poète et d'orateur que Tibère voulut entendre jusqu'au bout. En effet, l'œuvre s'achevait par un vibrant hommage à Jules César, véritable apothéose. Elle confirmait la haute valeur d'un poète qui montrait ainsi son immense respect pour la dynastie julienne et l'Empire.

— Décidément, dit Tibère, Julie ne manquait pas de goût! J'aurais dû y penser. Ce sont les affaires qui m'en ont détourné.

Justement, les affaires exigeaient que Tibère César revînt à Rome. Les travaux de Capri attendraient. Il y avait plus urgent. Livie l'appelait. Son âge ne lui permettait plus de s'occuper de tout en

l'absence de son fils. Le petit-fils Julius Drusus venait de mourir. Plus d'héritier! Il allait falloir prendre des dispositions en cas de malheur supplémentaire. Livie avait passé les quatre-vingts ans. Elle perdait ses forces de jour en jour.

Dès son retour au Palatin, Tibère César régla les affaires courantes dont sa mère avait conservé les dossiers. Or, un jour qu'il y avait trêve entre les discussions, le fils se confia soudain à sa vieille mère :

— Je n'ai pas perdu mon temps à Capri! Figure-toi que je me suis consacré à une littérature qui m'avait échappé jusqu'à ces derniers temps...

— À une littérature... Comment cela?

— Oui. Rufus, un de mes marins, m'a donné le goût de la poésie... Moi qui d'habitude étais étranger à cet art, me voilà conquis. C'est un vulgaire moussaillon, laveur de pont, qui m'a fait ces révélations!

— Je vois. Tu t'es mis à lire Horace, Macer, Propertius...

— Pas du tout!

— Virgile?

— Oh non, mais un poète qui m'a beaucoup appris sur les hommes, sur les femmes, bref sur le monde en général, sur Pythagore aussi! Et quel génie!

— Voyez-vous ça! Parce que tu ignorais ce dont tu me parles? Les hommes, les femmes, Pythagore... Tu n'avais pas assez vécu pour n'en

rien savoir ? Tu as passé soixante ans et tu viens me raconter ces fadaises ?

— Pas des fadaises, mère, de la grande poésie !

— Ah bon ! Et pour quel auteur éprouves-tu cet enthousiasme ? Où vit-il ? À Rome ? À Naples ? À Pompéi ? Au Grand Cirque peut-être ?

— Non pas. Il est mort aux confins de l'Empire, il y a quelques années.

— Évidemment ! Tu me parles de Publius Ovidius et quelque surnom dont je ne me souviens plus tellement il est ridicule ! Ah si, « Naso » ! On devait avoir de bien longs nez dans sa famille !

— Certes, mère, mais un grand bonhomme dont je veux tout connaître. On le cite, on le lit partout. Son *Art d'aimer* est devenu une référence !

— Il est vrai...

— S'il a hérité du surnom de son père, on ne choisit pas ses parents...

— Bien. N'en parlons plus. Non seulement je le connais encore par ses œuvres, mais je l'ai bien connu en personne ! En tout cas il a trouvé le moyen de déplaire. De ce fait, Octave l'a prié de déguerpir hors de Rome, il y a une quinzaine d'années.

— Hors de Rome ? Pas seulement : sur les bords du Pont-Euxin ! Comme le dit Rufus, à l'autre bout de la terre ! La faute devait être grave. Octave n'hésitait pas à condamner à mort des opposants avérés...

— La faute ne visait pas Octave en personne.

— L'Empire ?

- Non. Ta mère. Moi. Livia-Drusilla-Augusta!
- Toi?
- Moi!
- Mais, grands dieux, qu'a-t-il fait pour une telle condamnation?
- Voilà-t-il pas que j'ai un fils curieux. D'habitude ce n'est pas ton genre!
- Excuse-moi, mère. Il ne s'agit pas de curiosité mal placée. Il n'est pas interdit à un fils de savoir en quoi sa mère a pu être blessée. Je dis que c'est de ma part un devoir afin que je puisse réagir contre qui t'a fait du tort!
- Mon enfant, comment pourrais-tu t'en prendre à un mort?
- Au moins, prendre des dispositions contre son œuvre...
- Mais je ne veux pas que tu en prennes! De toute façon l'œuvre d'Ovide est officiellement interdite, bien que de nombreuses copies circulent ici ou là. Après tout, c'est de l'histoire ancienne. Je ne veux plus m'en mêler. Ovide est mort, paix à ses cendres. La postérité jugera. Cependant puisque tu veux savoir, je vais tout te dire, quoique j'en aie encore honte à cette heure. Jeune, Ovide avait publié *Les Amours* et *Les Héroïdes* dont le charme m'avait énormément touchée. Très vite, il fut introduit dans le cercle de Valerius Messala. J'ai désiré rencontrer ce poète. Il avait trente ans, moi cinquante. Je ne te cache pas que ce très beau garçon éveilla en moi un vif désir de le voir de beaucoup plus près. Il venait d'épouser Fabia, donc

était entré par là dans le milieu de la vieille aristocratie. Je le trouvais brillant, léger, un tantinet provocant, très spirituel à la différence de ceux qui m'étaient les plus proches, voire d'un Octave trop sérieux qui me forçait à tenir le rang d'une matrone sage et puritaine. Car, si je l'ai été, c'est bien à Octave que je le dois ! Le milieu des Julii prenait le monde de haut avec leurs prétentions affichées de descendre de Vénus. Moi je ne descendais que des Claudii, bonne famille, certes, mais moins enfoncée dans les infatuités. Ovide se montra très galant à mon égard et je devins hélas amoureuse de ce bel homme rempli des meilleures qualités. J'allais jusqu'à regretter mon mariage avec un Octave ennuyeux, parfois fatigant, à cheval sur une étiquette plus que surannée. Il était et se prenait vraiment pour le Princeps de tout l'Empire, ne parlait que de lui ! Ovide, lui, aimait la fête, les réunions littéraires, la fréquentation des plus grands esprits, les repas somptueux, alors qu'au Palatin régnaient l'ordre strict, les symboles du pouvoir, impossible de rire et de s'amuser. Non seulement j'aimais Ovide l'homme, mais aussi son génie poétique déjà reconnu, son caractère libertaire, ses histoires drôles qu'on colportait dans toutes les familles.

— Mère, tu me surprends, le moins que je puisse dire : faire envoyer en exil à l'autre bout de la terre un homme dont tu fus amoureuse à ce point !

— Mon pauvre enfant, je sais que tu ne comprends rien aux femmes ! Ta vie est remplie d'échecs

dans ce domaine. Tes divorces le prouvent et tu es allé jusqu'à faire assassiner Julie sous je ne sais plus quel prétexte, que par exemple elle te trompait sans hésiter!

— Mère, malgré tout mon respect, tu n'as pas à juger de ma conduite...

— Comment cela? Toi tu me juges et me reproches l'exil d'Ovide? Je crois rêver! Eh bien oui, on peut même tuer par amour, ou par jalousie. Ovide a été mon seul amour, ma seule passion. Avec ton père Tiberius, on m'a mariée sans me demander mon avis. Je n'ai jamais aimé ce bonhomme d'une valeur incontestable, mais de vingt-six ans de plus que moi! Quand Octave m'a séduite, sinon violée, j'en ai profité pour exiger de lui qu'en échange de sa violence il m'épouse. Mais je ne l'ai pas plus aimé que ton père. Pour moi cette affaire d'importance...

— Affaire d'importance, dis-tu, ou simple calcul politique?

— Oui! Et d'ailleurs lui et moi n'avons pas eu d'enfants, car je ne voulais pas te priver d'un héritage! Pour toi, j'ai dû avorter. Tu m'entends?

— Héritage, héritage...

— Tu n'as pas à t'en plaindre aujourd'hui, que je sache. Tu es empereur, et cela grâce à moi. Tes remarques dépassent les bornes...

— Ton amour fou pour Ovide ne m'explique toujours pas tes raisons de l'avoir fait envoyer en exil, et plus que loin!

— Une mère n'a pas à rendre compte de sa conduite à son fils, serait-il son préféré. J'ai dit et ne reviens pas sur mon propos. L'amour ne se commande pas ni ses choix. Toi ? Tu n'aimes personne, tu te confines ailleurs qu'à Rome, ton affranchi Séjan m'agace à se mêler des affaires de l'État. Tes absences répétées me lassent et me fatiguent. À Rome on te déteste. Il n'y a que moi pour te défendre.

— Eh bien tant pis ! Ce que je veux savoir c'est le ou les motifs de ce bannissement. Aujourd'hui qu'Ovide est mort, tu ne le trahis pas...

— Bon. Il est vrai. Mais... sous ta promesse de n'en rien dire. J'avais appris par une amie aujourd'hui décédée, qu'Ovide, par provocation, voulait braver l'interdiction faite aux hommes d'assister en secret aux fêtes de la Bonne Déesse. J'ai voulu en profiter et lui montrer que mon corps valait une aventure. J'étais encore belle. Nue comme les autres femmes, je savais qu'il me verrait, qu'il se déciderait à me donner rendez-vous. Hélas pour moi, il n'en fut rien et je suis rentrée très déçue au Palatin. Octave ne se soucia pas de ce qui s'était passé pendant cette fête, ne me posa aucune question : qui aurais-je rencontré, avec qui aurais-je parlé et de quoi. Le train du Palatin continuait avec ses contraintes et son ennui mortel. Il me fallait relancer l'aventure et ses risques. Une de mes bonnes relations, prêtresse d'Isis, m'invita pour participer à ce culte égyptien. Une femme nue se devait de rassembler les

quatorze morceaux du corps d'Osiris et pratiquer sur ce corps enfin reconstitué un acte sexuel censé lui redonner vie. J'ai trouvé la chose très drôle et en particulier une occasion d'envoyer comme un message à Ovide : une personne lui ferait savoir que je me donnerais activement à ce culte. Je n'y ai pas vu la présence d'Ovide bien caché derrière une tenture. Il y était, je l'ai su. Mais j'ai su aussi par la suite qu'il en parla à des amis et qu'au cours d'une soirée bien arrosée il en fit éclater de rire ses petits copains. J'en ai éprouvé une colère noire parce que je restais sur ma faim... Décidée à me venger de lui, j'en ai parlé à Octave. À son tour, il poussa les hauts cris. D'où sa décision d'en délibérer avec des membres du Sénat qui jugèrent de reléguer hors de Rome et d'Italie ce petit curieux qui avait fait de moi un objet de dérision. Ainsi, mon fils, tu connais les motifs de cette relégation. Mais je n'ai pas voulu qu'il soit condamné à mort. Octave obtempéra.

— Mère, je suis fort surpris d'une telle désinvolture de la part d'un homme si intelligent ! Dans une lettre à César Auguste, il aurait écrit : *Pourquoi ai-je vu quelque chose ? Pourquoi ai-je rendu mes yeux coupables ? Pourquoi n'ai-je compris ma faute qu'après mon imprudence ?*

— Tu constates que j'avais le droit de me venger. L'amour déçu fait naître parfois une haine tenace. Tu en a su quelque chose avec Julie. Non ? Octave un jour m'a lu cette lettre qu'Ovide lui avait adressée. Il s'y plaignait de son état misé-

rable et demandait sa pitié, de considérer que ses fautes n'avaient rien de criminel, qu'une simple « erreur » pouvait être pardonnée. J'ai fait remarquer à Octave qu'il n'en était pas question. Il m'a répondu que j'étais trop dure à l'égard d'un homme de si grand talent. J'ai tenu bon. Certes je regrette un peu mon intransigeance. Heureusement, mon fils, le temps est passé. Aime sa poésie, connais-la, laisse à l'avenir ses œuvres se répandre dans tout l'Empire, être enfin l'objet de l'admiration universelle.



Certaines dates utilisées sont celles du calendrier romain. La fondation de Rome est traditionnellement fixée à 753 av. J.-C.

Personnages principaux :

- Publius Ovidius Naso (Ovide), 43 av. J.-C. à 17 apr. J.-C. Né à Sulmone en pays Samnite. Ses parents l'emmenèrent à Rome avec son frère pour lui faire faire des études. Chez les maîtres de rhétorique, il se découvrit très vite un goût prononcé pour la poésie. Ses premières publications le firent si bien remarquer qu'il fut invité dans le cercle de Valerius Messala qui commença par le pensionner. Ensuite ce fut Mécène. Sa haute valeur littéraire l'a fait survivre jusqu'à nous.
- Caius Octavius (Octave Auguste) 63 av. J.-C. à 14 apr. J.-C. Petit-fils de Julia, sœur aînée de Jules César. Adopté par Jules César en 46 av. J.-C.
- Livia-Drusilla (Livie) 58 av. J.-C. – 29 apr. J.-C.
- Tibère (fils aîné de Livie) 42 av. J.-C. – 37 apr. J.-C.
- Julie (fille d'Octave et Scribonia) 39 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.

- Tuticanus (ami d'enfance d'Ovide) Dates inconnues.
- Kallias, faire-valoir imaginé par l'auteur.

Lieux cités :

- Pont-Euxin, nom antique de la mer Noire.
- Tomis (ou Tomes) : bourgade de garnison romaine, aujourd'hui Constanza, port et ville de villégiature en Roumanie actuelle. Tomis était au sud du delta de l'Hister (Danube), habitée par des Gètes, des Sarmates et des commerçants grecs.
- Nole (Nola) : Ville de Campanie à l'est de Naples, au nord du Vésuve.
- Milet, ville grecque d'Ionie au sud-ouest de la Turquie actuelle.



Achévé d'imprimé en mars 2016
sur les presses numériques de l'imprimerie ICN
Z.I. des Saligues – 64300 Orthez



Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016
Numéro d'imprimeur R773 0813
Imprimé en France